

*Avec Jean-Valéry, nous avons décrété à l'unanimité 2003 "année de merde". C'est un point de vue qui a ses justifications. Difficile, en tous cas, de qualifier plus précisément cette année faite d'errances, de tentatives avortées, de tâtonnements, de recherches aveugles, d'oisiveté forcée.*

*L'année avait commencé par ce retour à travers le Sahara sans celle qui devait m'accompagner. C'était là la fin de mes deux premiers grands voyages, l'aventure (la seule véritable aventure que j'aie vécue) du Panama et le retour aux études au Burkina Faso. Je comptais sur cette double expérience pour intégrer le milieu des ONGs: j'avais envoyé un mailing avant de partir de Ouagadougou, et les premières offres d'entretien m'attendaient chez ma Mère, en Provence. C'est le Panama qui a fait la différence...*

*Après quelques essais, il y a eu l'offre magnifique, inespérée, mieux: IDÉALE de Solidarités, qui m'offraient l'Afghanistan et la responsabilité d'un projet de construction de routes en montagne. Un rêve. Un rêve hélas avorté par la négligence d'un fonctionnaire en vacances qui n'a pas pu débloquer à temps les fonds nécessaires. Pour que je puisse reprendre contact avec MSF, il fallait d'abord que je bosse un peu (vendanges), ce qui a reporté le départ à 2004. Il ne s'est donc rien vraiment passé en 2003. Encore une fois, des errances, des tâtonnements dans un dédale, jusqu'au seuil. J'ignorais alors que MSF serait une expérience aussi négative! Je pensais que partir était le plus difficile...*

*La principale caractéristique de cette année sans identité claire doit être cherchée du côté des rencontres. Il y a eu d'abord, en prélude, Émilie & Attilio du Désert, que j'ai retrouvés pour les vendanges. Deux vieux amis, déjà! Il y a des choses qui rapprochent, et surtout des gens avec qui ça "accroche" tout de suite!*

*Ensuite, il y a eu Braunwald et son congrès écologiste avec des jeunes du monde entier. Plus de dix personnes avec qui je garde contact aujourd'hui, dans des pays aussi variés que le Bangladesh ou le Tadjikistan... Dans deux semaines, je rendrai visite à ceux de l'université de Göteborg en Suède. Bref, nous restons en contact.*

*Et puis, il y a eu ce PPD (Préparation au Premier Départ) de MSF: après un groupe de jeunes qui partageaient certaines idées et valeurs, une bande de gens qui allaient partager le même style de vie! Je voyais enfin la possibilité de vivre avec quelqu'une sans avoir à changer de style de vie!*

*Bref, fin 2003, je pensais que j'étais sorti du labyrinthe. Je n'avais fait que découvrir l'ancre du Minotaure! Mais ça, c'est l'histoire suivante, celle de mes déboires avec MSF. Ces "Carnets d'Errance" racontent la première manche.*

*Et Ariane, elle arrive quand?*

Coucou-bonjour!

Ça fait pile un mois que je suis entré dans ma vieille Suisse natale, mettant ainsi un point final à ce voyage<sup>1</sup>. Gag, Brassens vient de chanter "Et je vais mettre un point final [...]": retrouvez la chanson<sup>2</sup>! Bref, je disais que cette fois, c'est bel et bien fini, ce voyage de deux mois à travers Mali, Algérie, Kabylie, Tunisie, Rome, Nice, et Pertuis. Je suis revenu là où j'ai touché pour la première fois des cuisses de femmes, il y a vingt-sept ans déjà. Que de chemin couru depuis! Un petit regard en arrière, satisfait et un peu auto-compatissant, et c'est reparti pour un autre grand chapitre. Finie l'enfance heureuse et familiale, finie l'adolescence, ses errances, ses apprentissages et sa lente découverte de l'autre (et surtout de l'autre sexe, mmmmmm). Cette fois, c'est parti pour autre chose... En attendant, apesantissons-nous un instant sur ce dernier mois.

<sup>1</sup> Retour du Burkina Faso par le Sahara (Cf. "Les Carnets du Burkina Faso", chez tout libraire qui se respecte")

<sup>2</sup> "Fernande", bien sûr!

Je suis entré en Suisse par Genève, accueilli par ma Grand-mère maternelle qui allait encore bien. Depuis, je suis allé par trois fois la visiter à l'hôpital: elle s'est farcie d'un ulcère compliqué. Pas joyeux. Mais ce jour où j'ai passé la frontière, tout allait bien. Et j'ai enchaîné par Neuchâtel, pour les septante-sept ans de mon Grand-père paternel, qui lui se porte comme un charme. C'est un plaisir que le visiter. Je souhaite à tout le monde d'avoir ainsi des grands-parents qu'ils visitent par plaisir et non par devoir!

Ensuite, je me suis posé à Savagnier, chez mes Cousins Diacon. Le 18 mai, Gilles-Do a disputé une finale de tchoukball<sup>3</sup> mémorable, pour laquelle j'avais été commandité comme photographe. Le résultat est bien meilleur que je m'y attendais: je commence à avoir de belles photos de sport à mettre dans mon book! J'ai pu aussi bien voir mon cher PYou, et bien d'autres amis: tout s'est incroyablement bien goupillé, de sorte que j'ai pu rendre des dizaines de visites sans me presser, en prenant mon temps. Il n'y a rien de plus détestable que voir ses amis pressé, et je crois avoir bien réussi à éviter ce travers. Bref, je me suis rempli le cœur à en déborder de retrouvailles et de "trouvailles", j'ai pu rajouter un fil à des liens souvent déjà assez forts pour me faire sourire les entrailles même à dix mille kilomètres de distance. Et quelques nouvelles rencontres... En un mot comme en cent, un grand plaisir.

Remarque: il commence à y avoir pas mal de mariés, dans le tas, et des enfants en route, voir des petits déjà trottant et babillant. Ça fait un peu bizarre, mais bon: j'ai raté le créneau "jeune père", alors je verrai bien ce que je mets dans la case "vie familiale". Un grand éclat de rire, de toutes façons<sup>4</sup>!

Et puis, il y a mes projets d'avenir, qui font de cette période encore plus qu'un pèlerinage vers les amis. Je suis passé au "Cinfo", un organisme spécialisé dans le placement dans les ONGs. J'y ai retrouvé Adrian, qui avait débarqué du même avion que moi à Ouagadougou. Résumé de la situation: il me reste plusieurs dossiers en cours. Médecins Sans Frontières–Suisse, Volontaires du Progrès, Action Contre la Faim. Je crois assez certain que l'un de ces dossiers aboutissent à un départ (enfin être payé pour bosser à l'étranger!), mais d'un autre côté, c'est lent, c'est administratif, tout ça: j'ai bien peur de ne pas être parti avant l'automne. Pour l'instant, impossible d'obtenir un rendez-vous avant juillet... Bon. Au besoin, je bosserai un peu, na! J'ai déjà eu des offres pour être manutentionnaire à Neuchâtel: une occasion de faire un peu d'argent facile, non<sup>5</sup>?

Pour être franc, je ne suis pas sûr que je ferai de l'ONG toute ma vie, il s'en faut. Mais 1-je tiens à avoir essayé, 2-je veux pouvoir comprendre et peut-être faire comprendre "de l'intérieur", et 3-on m'a dit quand je suis entré en archi "De toutes façons, vous ne serez par architectes avant quarante ans." Alors je continue à faire mes expériences. J'en ai encore pour treize ans! Pourquoi pas trois au Kamtchatka<sup>6</sup>?

Ensuite, j'ai changé de lac: je suis passé à Lausanne avec le passage à juin, pour squatter chez mon Cousin GillesDo, toujours. J'ai donc débarqué gare de Lausanne le samedi 31, c'est-à-dire en plein G8. La psychose ambiante était telle que j'avais prévu de

---

<sup>3</sup> Quoi connaît?

<sup>4</sup> Je ferais bien de ne pas l'oublier, celle-là!

<sup>5</sup> Très clairvoyant, ce petit passage.

<sup>6</sup> Je n'ai dévié en rien de cette ligne: travailler dix ans dans l'international, si possible en passant par la case "Kamtchatka", et ensuite être enfin devenu un architecte, et commencer à vivre.

ne pas sortir de la gare, et de me rendre à l'epfl en train pour ne pas avoir à emprunter les transports en communs. J'angoissais sur les foules, avec tout mon barda d'escargot. Surprise: la gare de Lausanne était déserte. Et quand je dis "déserte": en tout et pour tout, deux pauvre flics qui se faisaient chier! C'est ça, le G8??? Cette impression est restée tout du long: ville morte, ville désertée. Tous les habitants avaient profité du long ouikène pour aller respirer au Valais un air sans gaz lacrymogène. Les supermarchés de montagne ont été vidés jusqu'à la dernière carotte par ces vacanciers pas prévus<sup>7</sup>.

Mon G8, donc: une ville barricadée (murs de containers + barbelés) et désertée. Par exemple, nous sommes allés bouffer une glace au Hägen-Dasz du bord du lac, habituellement bondé un dimanche, eh bien nous avons pu choisir notre table!

Bon, pour tout dire, je ne m'en suis guère préoccupé, de ce G8: 'faut dire que mon vieux pote et coplôme Bruno était de retour de Guyane pour quelques jours. Vous pensez bien que dans ces conditions, manifester est devenu éminemment secondaire!

Mon séjour Lausannois m'a également permis de rendre visite à nos profs de Ouagadougou (histoire de leur raconter mon retour), et, bien sûr, de retrouver les copains de là-bas. J'ai finalement écrit "retrouver", parce que, pour être franc, ceux que j'ai vus avaient peu changé: Pascale-de-Neuch' était toujours aussi belle en rouge; Florian-pas-du-cours et Alex-pas-l'archi, qui, comme la précédente, cherchent du boulot sans trop se presser; Alex-l'archi-et-Nina, en partance pour l'Asie du Sud-Est; Mathieu-un-seul-T, toujours aussi rasta, toujours aussi souriant et enthousiaste, un plaisir de rencontre, qui bossera tout l'été à l'EPFL; Anh-de-Malenga-Yarcé, qui reprend ses marques à Genève, en attendant de trouver un travail plus conforme à ses ambitions; et Nadia-l'adorable-emmerdeuse qui galère pas mal. Bon, ça suffit, avec ces noms. L'essentiel en un mot: chouette de les retrouver tous, l'un après l'autre. J'espère que nous resterons en contact!

Et puis, il y a eu la rencontre avec Simon, enfin. C'est un gars avec qui je corresponnds abondamment depuis un peu plus de trois ans: il est un membre actif d'Ingénieurs Du Monde, l'assoc' écolo de l'EPFL<sup>8</sup>, et c'est grâce à lui que le journal de l'école a publié deux-trois de mes papiers. Une belle rencontre<sup>9</sup>.

Anecdote: nous rentrions du restau, et je devais passer chez lui voir ses photos d'Inde (il m'a fait parvenir pendant un an des "Carnets d'Inde" passionnants, encore plus longs que mes propres envois). Nous sommes descendus du Zoll<sup>10</sup> juste comme l'orage qui avait couvé toute la journée éclatait. Nous nous sommes mis à courir. En sandales-de-Ougadougou, ce n'est pas l'idéal, surtout que je ne vois rien dès que mes lunettes ont pris trois gouttes de flotte. Bref, je courais, aveuglé, derrière la silhouette de Simon. Longtemps, je trouvais. Et puis, il est entré dans un immeuble. Il a relevé son courrier, et il est entré dans l'ascenseur. Je l'ai suivi, et il m'a demandé: "Quel étage?" Quel étage? J'ai cru qu'il blaguait. J'ai ri en épongeant enfin un peu mes lunettes. Ce n'était pas Simon! Hem. Je m'étais trompé de silhouette quelque part. C'est nul, les lunettes sous la pluie! Mais

---

<sup>7</sup> Authentique.

<sup>8</sup> Rectifications suite à une remarque de l'intéressé: IDM n'est pas une assoc' "écolo", mais de partenariat Nord-Sud.

<sup>9</sup> Incroyable: il n'y a donc qu'un an que j'ai enfin rencontré Simon?! Dire que je le compte parmi mes plus vieux potes!

<sup>10</sup> En fait, ça s'écrit TSOL. Merci.

j'adore les orages. Surtout que depuis quelques semaines, il faut une canicule d'enfer. Dire que nous sommes encore au Printemps<sup>11</sup>...

Une autre rencontre étrange: Laurent, un ami que je n'avais pas revu depuis nos... douze ans! Des retrouvailles aussi profondément enfouies dans le passé, ça fait quelque chose, je vous assure! Lieux que je croyais oubliés. Visages d'enfant reconnu sous la barbe et l'adultat. Souvenirs, souvenirs. On devrait plus souvent rencontrer des amis perdus de vue depuis plus de dix ans!

Avec cette rencontre, c'est la fin de ce périple helvète qui se profile. Vendredi, je suis encore allé écouter jouer mon tonton Jean-Yves qui accompagnait une femme qui chantait une série de chansons sur le thème de la famille: Renaud "Mon amoureux", Lapointe "Le papa du papa", Brassens et d'autres que je n'ai pas identifiés (plus anciens, en général). Un régal pour les oreilles, vraiment, mais aussi pour les yeux: la femme est superbe, et son jeu de scène, sobre et maîtrisé, ne gâche rien, au contraire! J'ai noirci trois pages de croquis, bien qu'il m'ait été difficile de croquer quelqu'un en action. Trente personnes captivées dans un bunker par un petit bout de femme toute maigre, un piano et un micro, et c'est l'enchantement. J'ai bien fait d'y aller!

Et ce ouikène, j'ai retrouvé ma sœur Aline, enfin de retour! C'était son anniversaire, et nous étions chez Solenn et Fred, qui sont à un mois de devenir parents... Là encore, une belle collection de beaux moments, de balades, de discussions, de jeu ("gämicht")... Et, pour tout dire, un certain soulagement à repasser la frontière. Oui, j'aime la Suisse, mais j'ai trouvé confirmé une fois de plus que je préfère y passer des vacances qu'avoir à y vivre: je me sens vite comme oppressé. Je crois que c'est ce calme bourgeois, suffisant, patriarcal, imposant, séculaire, et presque placide. À moins que ce soit tout simplement le fric qui suinte de partout: j'ai vu des clodos assis sur une trottinette alu, et d'autres qui faisaient la manche en polo Lacoste! Oui, je crois qu'il y a trop d'argent et pas assez d'enfance en Suisse. Même les gosses paraissent vieux, souvent. Je crois que je vais m'en tenir à mon vieux principe: vivre en France, et passer en Suisse pour des "vacances", pour voir ces gens et ces lieux que j'aime. C'est très bien comme ça. Et puis, concluons sur une qualité: les Suissesses sont belles et se fringuent putain de bien! Ça me fait le menton lourd: difficile de lever les yeux jusqu'aux leurs. Et pourtant, ça en vaudrait la peine... Mmmmm.;-)

Voilà.

Pour terminer, je tiens à dire un immense MERCI à tous ceux que j'ai rencontrés pendant ce mois, merci pour leur amour, merci pour leur présence, mais surtout merci pour ce qu'ils sont.

Maintenant, c'est l'heure du Tour de Gaule! Bonjour Paris. Et vive l'avenir. Bel été à tous

laurent.

---

<sup>11</sup> J'avais donc bel et bien perdu mon guide, et j'ai été contraint au retour. Nous nous sommes rappelés ensuite!

Je suis arrivé sur Paris fier comme un bar-tabac (Coluche), persuadé que j'arriverais à caser dans les dix jours que je pensais rester sur la capitale les trois rendez-vous que je devais prendre avec des ONGs. Bon...

Avant-hier, j'ai retrouvé mon vieux pote Peter (du temps de Strasbourg). Pain, roquefort, un banc dans un parc au crépuscule, et chocolat suisse. Nous avons étalé sur le pavé nos déprimés respectives: lui, ce sont les vies parisienne et de bureau d'archi qui le broutent. Moi, c'était que je n'avais pas un seul entretien avant mi-juillet. Crotte. Et puis, nous sommes allés voir les jolies filles flâner sur le canal Saint-Martin, et nous avons oublié nos soucis. Je crois qu'il est des relations comme des vins<sup>12</sup>: les meilleurs se bonifient dans le temps. Vive les vieilles amitiés!

Et puis hier matin, tout a changé: téléphone à MSF-Belgique, qui me parlaient d'août. Août! Et si je dois bosser pour me faire de la thune, je m'y mets quand, moi? Alors j'ai insisté gentiment, comme je sais si bien faire, en clignant des yeux façon Bambi. Et ils m'ont proposé... lundi et mardi! Ben voyons! Bien sûr que je peux venir. J'ai donc enchaîné sur un téléphone à Laurence, une copine de Bruxelles, qui peut me loger dans l'intervalle. Tout s'est goupillé à merveille. Yesssssssss! Vivent les Belges!

*Paris, Samedi 21 juin 2003*

---

Je pars demain pour Bruxelles. Vous en déduisez à juste titre que j'en suis tout sémillant! En attendant, journée peinarde, pour classer mes émaux en retard (Gastoooooon).

Avant-hier jeudi, nous nous sommes retrouvés avec Peter, chez mon amie Myriam qui nous a présenté un Alexandre, prof' d'hébreux moderne. Gros déconneur: nous avons passé la soirée à reblanchir notre alsacien. Nous avons refait le monde à quatre jusqu'à trois heures du mat' en faisant tourner la "chicha", la pipe à eau typique du Yémen (d'où rentre Myriam). N'étaient les contingences physiques, j'aurais volontiers prolongé une telle nuit jusqu'à l'aube. Nous aurions bâfré un croissant en écoutant les oiseaux chanter le soleil nouveau, et nous nous serions embrassés émus comme des Russes (je suis en plein Gogol)...

Et hier, Jehanne, une copine qui connaît mieux la Finlande que moi, si, si, a proposé un verre à la mosquée du Jardin des plantes: c'était rigolo de se faire resserrer un de ces verres microscopiques. Mais soyons francs: ce n'était pas ce que j'appelle le "thé du désert", celui que me prépare Tall pendant des heures, face au crépuscule sur le plateau de Bandiagara. C'était juste un thé de menthe très sucré, à l'algérienne... Mais chouette tout de même, puisque j'ai pensé à Tall! Et puis, la canicule qui étouffe la capitale<sup>13</sup> depuis que j'y suis arrivé n'était pas pour rien dans ces évocations.

Des moineaux énormes venaient nous scruter jusque sur la table: pas farouches les bestiaux! Dernière remarque: Paris n'a pas mis long à me refaire de beaux mollets, en attendant que je puisse me remuscler doigts et bras. Vive le métro!

Ne cherchez pas à comprendre: je me plais bien dans la capitale... J'en profite, mais, honnêtement, sans me l'expliquer non plus.

---

<sup>12</sup> Et des femmes.

<sup>13</sup> La fameuse. Mais on ne l'appelait pas encore comme ça: je revendique la primeur!!!

C'est pratique, ces ordinateurs portables! Je peux profiter du retour de Belgique pour vous résumer mon séjour et mon premier entretien d'embauche. Je suis donc arrivé dimanche soir en Thalys, et ça m'a coûté la peau des fesses (que j'ai déjà cent fois hypothéquée!). J'ai posé mes affaires chez Laurence et Martin, et nous sommes sortis pour une visite de Bruxelles *by night*<sup>14</sup>. C'était fête de la musique, et sur la grand'place magnifique, vraiment, un groupe malien occupait la scène. J'ai remarqué que depuis mon retour d'Afrique, je note toute référence à ce continent, et je regarde différemment les Noirs dans le métro. Comme quoi, ces voyages m'ont plus changé le regard que je le croyais.

C'est beau, Bruxelles. Ce gothique tardif, dont j'étais pourtant loin d'être admirateur, m'a plu jusque dans son maniérisme. On retrouve la recherche du meilleur des temps baroques. Un régal pour un œil d'architecte. Bien entendu, j'ai eu droit à ma bière blanche à triple fermentation. Ça cogne, mais ce n'est pas pour autant que je me suis mis à aimer la bière. Toujours aussi bof qu'au temps de Manchester. Ce n'est décidément pas ma boisson. Autant un bon cidre!

Laurence est de Toulouse, Martin d'Autriche. Ils gèrent leur couple en parlant anglais: c'est sympa, non? Du coup, j'ai pu rafraîchir ma langue déshabituée à prononcer ces accents nordiques. Un plaisir.

Lundi matin, donc, entretien personnel. Je ne me suis pas perdu dans le métro, c'est déjà ça. Ensuite, j'avais à prendre un train de banlieue, et c'est bien allé aussi. J'avais une heure et demie d'avance, puisqu'en bon Suisse, j'avais pris un train d'avance. Bref, j'ai exploré la bibliothèque de ce bâtiment impressionnant. C'est immense! Des dizaines, peut-être même une ou deux centaines d'employés souriants gèrent l'assistance à la misère du monde dans une construction claire et fraîche, un peu postmoderne à mon goût, tout habillée de magnifiques photos en noir et blanc, comme je les aime.

Note: je ne sais pas si c'est la Belgique ou l'été tout jeune, mais il fait bien meilleur (= moins chaud) que la semaine passée.

Pour terminer, je me suis rendu à la cafétéria, et j'ai bu un café avec quelques participants à je-ne-sais-quel-séminaire: une Kenyane souriante, un Éthiopien à l'allure de Rabbín, et une Asiatique dont les manières posées m'ont touché. Ça m'a permis de dérouiller mon anglais encore une fois<sup>15</sup>. Pour terminer, j'ai feuilleté des livres très sobres sur le génocide rwandais et les enfants-soldats, et ça m'a tout bouleversé. S'est renoué dans mes tripes ce noeud qui me fait agir. Ça faisait longtemps. C'est bon.

C'est donc dans cet état que j'ai attendu mon entretien.

Le gars des herrache (RH, Ressources Humaines, eh!) m'a serré la paluche, et nous sommes partis pour plus d'une heure de discussion tous azimuts. Il m'a fait parler de tout ce que j'aime (sauf les femmes): littérature, architecture, voyages (bien sûr!), bois, Horta, et j'en passe. J'étais à mon aise, tout à fait. Presque une discussion amicale. Mais rétrospectivement, je me suis trouvé léger sur deux points: quand il a voulu que je parle de l'actualité, et quand il m'a dit: "Vous n'avez pas fait votre service militaire, bien entendu?" C'est le "bien entendu" qui m'a piqué: j'avais dû me présenter trop cabochard, trop indé-

---

<sup>14</sup> En fait, c'est la première fois que je visite Bruxelles.

<sup>15</sup> Bonne préparation, ça, coco!

pendant. J'ai répondu antimilitarisme, et surtout j'ai retenu la leçon: demain, profil bas et méfiance sur toutes les questions relatives à l'autorité.

Le soir, j'ai raconté tout ça en préparant une fondue, puis nous avons poursuivi en ville nos discussions sans fin, une fois encore. Le palais de Justice n'est pas beau, mais immense, massif. Imposant. Décidément, cette ville insoupçonnée recèle bien des surprises.

Et hier mardi, c'était la journée de tests.

Je suis à nouveau arrivé trop tôt, et j'ai recroisé dans les couloirs l'Éthiopien, la Kenyane et l'Asiatique sympathique. Sourires. Nous étions cinq à passer ces tests: un seul autre gars: tant mieux. L'humanitaire, c'est comme la danse classique, c'est plein de femmes. Et en plus, de femmes passionnantes! Ici, trois candidates, donc. Une femme médecin plus âgée que nous, et deux jolies filles. Une journée qui commençait bien.

Test de personnalité ("et non psychologique" a insisté le herrache). Trois cents questions à répondre par oui ou non. Je déteste ça. Mais j'ai presque réussi à répondre normalement. Mais j'ai tout de même mentionné qu'il y avait un peu trop de références à la notion de "réussir" ("Mon père a réussi - vrai/faux"<sup>16</sup>).

Repas à la K-fet', avec grand sourire de la serveuse. J'ai discuté avec une des deux jeunes, Vinciane, qui vient des sciences humaines. Elle me rappelle tout ce qui traînait dans mon inconscient sur la Belgique et la Hollande.

Puis vinrent les deux gros morceaux. D'abord, nous avons dû jouer à choisir collégialement un candidat parmi six pour un poste fictif. Le résultat importait bien entendu fort peu, ce que les huit observateurs cherchaient, c'était à déterminer nos façons de fonctionner. Comme je suis entré dernier, je me suis retrouvé en bout de table: j'ai donc pris l'initiative, et ai distribué la parole tout du long. Comme je n'avais rien à dire, ça tombait d'ailleurs fort bien!

Ensuite, nous avons dû imaginer individuellement la mise en place d'un camp pour une centaine de "déplacés", et l'exposer devant les recruteurs. Là encore, c'est assez bien allé, mais j'ai commis deux erreurs qui ne devraient pas ressurgir dans un prochain entretien: d'abord, je me suis trompé de région. Il s'agissait de la région des grands lacs, et j'ai imaginé que c'était un paysage de savane tel que celui que je connaissais du Burkina Faso. Ensuite, j'ai oublié de prévenir les autorités: en plein milieu de mon exposé, un recruteur m'a dit que des militaires venaient et nous signalaient que nous avions à partir. J'ai dit que je les payais. Je ne sais pas si j'aurais dû. En fait, j'aurais dû dire que je leur demandais à aller voir leur supérieur hiérarchique. Les supérieurs, c'est la seule chose que craignent les militaires.

Bref, pour terminer, un test informatique sur papier: vache! Genre (sous Excel): "Laquelle de ces quatre formules donnera tel résultat?" (Quatre formules) Ou encore: "Wingdings est 1-une police de caractères, 2-un programme, 3-un maison d'édition de logiciels, etc.?" Bref, pas facile-facile! Du coup, par recoupement des questions, j'ai appris quelque chose: le fonctionnement des fonctions "IF" et "SUMIF" sous Excel. C'est déjà ça!

Tout ça terminé, nous sommes redescendus boire un dernier chocolat chaud à la k-fet', comparer nos résultats et partager nos angoisses, puis je suis allé prendre le train avec

---

<sup>16</sup> Authentique.

Hildegarde, l'autre fille, une Flamande moniteur de plongée en Croatie. Elle a vécu plus longtemps que moi à Manchester, et c'était un plaisir de conversation en anglais-avec-accent. Et puis, elle avait un de ces corps fascinants qu'ont les filles de l'eau que j'ai pu rencontrer...

Une dernière soirée avec Laurence et Martin, et hop!, Thalys de retour.

Oublis: outre l'élocution en anglais, j'ai savouré les "septante", les "toilette" au singulier ("...parce qu'en Belgique, il n'y a pas besoin d'en visiter plusieurs pour en trouver une propre!<sup>17</sup>"), et autres belgicisms. En rentrant, j'étais capable de parler avec l'accent belge, je me suis épaté! Et puis, mes amis avaient une barre de traction dans la porte de la salle de bain. Enfin!!!

Bon, quand j'ai des résultats, je vous le fais savoir...

### 03 - UN PREMIER "CARNET D'AFGHANISTAN"?

*Paris, vendredi 11 juillet 2003*

Bon, il commence à y avoir des fuites et des bruits de couloir: je vais tout raconter par moi-même, ce n'en sera que plus clair. Oui, ça y est, je *devrais* partir. Pour l'Afghanistan. J'explique, vous comprendrez tout, conditionnel compris.

Reprenons.

Tout a commencé il y a dix jours, lundi 30 juin exactement, dans une petite gare de campagne champenoise. J'étais seul. Téléphone. Qui tombe bien, donc.

- Bonjours, ici Untel de "Solidarités".

(Moi, dans ma tête:) "Solidarités"... C'est déjà qui, ceux-ci???

- Monsieur Demarta, vous êtes architecte, c'est ça? Je vous appelle pour savoir si vous seriez prêt à partir sous une semaine. Pour construire des ponts. En Afghanistan.

Blam!

Première remarque: vous constatez qu'une semaine après, je ne suis pas encore parti. Bon. N'empêche que sur le coup, j'ai fait une liste mentale de tout ce que j'avais à faire avant départ, afin d'estimer si je pouvais m'engager d'enthousiasme. Priorité, mariage de Marta & Enrico à Roma ce ouïkène. Pourquoi ne pas partir dès le retour d'Italie? Je voulais m'accorder le temps d'être sûr de mon engagement.

- Monsieur Untel? Écoutez, puis-je vous rappeler demain pour une réponse ferme? Oui? Parfait. Bonsoir Monsieur.

Clic.

Deux minutes de réflexion dans ma gare déserte.

Petit un: je cherchais du boulot en expatrié pour avant l'automne. On m'en proposait pour la semaine suivante. Pourquoi pas. Un peu précipité, mais envisageable. Mon aller-retour en Italie pour le mariage marquait justement la fin de l'essentiel de ma "tournée des Grands Ducs" ("Grands Ducs", c'est encore en-dessous d'où je place mes amis,

---

<sup>17</sup> Coluche.



bien sûr!). C'était la seule chose vraiment importante. Bref, c'était précipité, mais je ne sacrifiais rien d'essentiel.

Petit deux: j'étais prêt à partir pour n'importe quel boulot. Je postulais pour être "logisticien", celui qui fait le ménage et les courses<sup>18</sup>. Je caricature à dessein. Là, "Solidarités" me proposait de partir pour construire 29km de route, avec trois petits ponts et un de près de vingt mètres. Juste ce que je peux encore faire seul. Bref, on me proposait de faire *mon* boulot!

Petit trois: si vraiment j'avais le choix (mais je n'imaginai pas l'avoir), j'espérais partir pour l'Asie, plutôt au nord. Sibérie, Mongolie, Ouzbékistan... Pourquoi pas l'Afghanistan?

Petit résumé: "Solidarités" me proposait donc de partir immédiatement, pour faire à peu près "mon" boulot, et assez exactement dans la région dont je n'osais pas rêver...

Inutile de dire que ma réponse était sans équivoque. Le lendemain:

- Monsieur Untel? Quand voulez-vous que nous nous voyions? Vendredi? C'est parfait. À vendredi, Monsieur.

Sachant que le vendredi après-midi, je partais pour Roma. Serré, mais jouable. Je n'avais toujours pas retrouvé qui était "Solidarités".

Matinée du vendredi 4 juillet, donc:

Une heure et demie d'entretien avec le recruteur. Puis autant avec le responsable de la mission "Afghanistan". Je suis resté super coulé, mais tout de même, j'étais bien vanné, dans mon *sleeping* vers l'Italie!

Ce coup-ci, j'ai fait bien gaffe de ne pas me présenter comme trop indépendant d'esprit auprès du recruteur. Par contre, il n'a pas non plus apprécié mon petit laïus anti-caritatif. Bon, j'arrêterai cette boutade. Pourtant, ça m'évitait avec praticité un long détour par ce que nous avons appelé "humanisme" dans notre travail de diplôme d'archi pour expliquer ma démarche. Bref, le gars m'a fait parler. J'étais en verve, amonèse. J'ai donc parlé.

Avec le "Desk Afgha", encore plus cool. Présentation du pays, de la mission. Là encore, le gars m'a un peu sondé pour vérifier si je correspondais au descriptif du profil que la "mission exploratoire" avait défini. Je me suis appliqué à lui démontrer que oui. Sans mentir, je n'avais même pas besoin de me vanter: du cousu-main.

Une seule surprise: le projet est un montage de "base", seul. En français: c'est un nouveau projet, que je devrai donc créer sur le terrain (genre, engager cinquante locaux et tout), avec pour seuls Blancs une base arrière à une journée plus bas dans la vallée. Je vais être peinarde, moi! Prévoir plusieurs "Pléiade"... C'est noté!

Le but est de finir avant l'hiver. Mission courte, donc. Genre quatre mois. Je serai rentré avant la fin de l'année. Mais il y aura pas mal de pression (urgence). Bon. Vous me connaissez.

Région de montagne, base à trois mille mètres, hiver à -25°C ou pire (d'où l'urgence: le béton, ça n'aime pas le gel!), encore une fois, du sur-mesure!

---

<sup>18</sup> Quand on joue au "Grandissime Dalmati" version MSF, le "log" est vice-trouduc', juste au-dessus du trouduc' ultime, le "watsan" = "Water & Sanitation", celui qui construit les chiottes.

Et puis, un gros bémol tout de même: le budget n'était pas encore alloué. Et ne l'est toujours pas, d'ailleurs, d'où mon conditionnel initial. J'y reviendrai.

À ce niveau du récit, j'étais à me brosser les quenottes dans mon boggie (euh, là je romance, j'avoue). Téléphone:

- Laurent? C'est bon pour nous, vous partez. Venez lundi.

J'étais presque blasé: bien sûr que j'avais prévu d'être là lundi!

Mon séjour à Rome fut donc bref. Mais c'était une belle noce, et la mariée était... Ma foi, ne me demandez pas de parler de Marta, je ne dispose pas du vocabulaire qui l'évoque suffisamment à son avantage.

Aparté:

"Solidarités" est une assoc' de taille moyenne. Rien à voir avec des MSF et autres Croix-Rouges. Au siège, il y a vingt-six personnes, stagiaires inclus: je les tutoie tous depuis hier (j'étais le seul à avoir tenté de maintenir un vousoiement respectueux, vaille que vaille). Sur le terrain, une soixantaine d'"expats". Lorsqu'on reçoit un coup de fil de "Nicolas" ou d'"Olivier", tous savent de qui il s'agit et lui font dire une bise. Belle ambiance!

"Solidarités" a très peu de "fonds propres" (= dons), et fonctionne sur un système de bailleurs: une "mission explo'" "monte" un projet, le chiffre, et l'assoc' le propose à divers organismes susceptibles de le financer. Ça crée bien sûr une certaine dépendance vis-à-vis desdits bailleurs, mais ça permet d'en faire dix fois plus que le permettraient les seuls "fonds propres".

Dernier point, "Solidarités" est née il y a plus de vingt ans, *pour* l'Afghanistan. Dans ce pays, c'est *zeu* assoc' de référence. Ce n'est pas innocent en ce qui me concerne: "mon" projet avait été abandonné faute de bailleur, mais un chef local, maire ou gouverneur de quelque espèce, a tapé du poing sur une table de négociation quelque part, et a exigé que *ce* projet soit réalisé *par* "Solidarités". C'est comme ça. Du coup, c'est *lui* qui a relancé les bailleurs, mettant la réalisation de *ce* projet comme prérequis pour toute autre intervention dans la région. Bref, les financeurs se sont vus relancés.

Ainsi, les bailleurs ont une grosse pression *locale* pour financer ce projet. C'est bien, mais ce n'est pas acquis pour autant. Je suis me tiens donc prêt, et nous attendons. Quand ils lâchent leur promesse, je pars sous trois jours. Demain ou la semaine prochaine. Mais dans tous les cas avant la fin du mois, sans quoi il sera trop tard pour devancer l'hiver. Il n'est donc pas encore exclu que je ne parte pas pour l'Afghanistan. Snif.

Revenons encore sur cette semaine 28 qui se termine: j'ai donc profité de ce que je n'étais pas parti pour suivre une "formation" interne à l'assoc', histoire de me *brief*, voire me formater un peu à leur fonctionnement.

Nous étions cinq pour suivre cette préparation. Ça me fait donc quatre nouveaux copains. Trois qui partiront en RDC (République Démocratique du Congo en l'occurrence, mais en architecture, c'est Rez-De-Chaussée!) et un au Burundi. Un logisticien, une administratrice, et deux coordinateurs de projets. Deux qui sont sûrs de partir, et deux qui, comme moi, dépendent d'un financement. Des chouettes gars et filles (deux et deux).

De la formation en soi, peu à dire: encore une fois, c'était pour l'essentiel du formage à leur système administratif. Tout est lié: comme l'assoc' fonctionne par bailleurs, il faut beaucoup, beaucoup de retour<sup>19</sup>: rapports hebdomadaires, rapports plus gros mensuels, rapports encore plus gros trimestriels, factures, bons de commande interne pour acheter sa baguette de pain, et tout le bordel. C'est incroyablement lourd et procédurier. Une de nous cinq a été déçue: elle est infirmière, et a soudain réalisé qu'elle ne fera probablement pas un seul acte médical de toute sa mission. Moi, j'attends de voir avant de m'inquiéter. Sûr que je ne manipulerai pas beaucoup la pioche, eh!

Plus original, les cours sur la sécurité. Mines, par exemple. Glauque. La tripaille un peu vaseuse à entendre parler de cet art de faire du mal. Page 31: "L'objectif d'une mine anti-personnel n'est pas de tuer, mais de blesser (un blessé immobilise en moyenne sept personnes)." Bruit sourd de salive crade que j'avale péniblement (la salle est moquetée).

Autre coup dur aux grandes idées généreuses: interdiction formelle (signée!) de prêter assistance à personne en danger. Toutes les ONGs ont été confrontées un jour ou l'autre à des populations ravagées par un accident de la route qui se sont retournées contre les gros quatcats des Blancs. À coups de pierre, parfois. Un "responsable" trop facile à bien des malheurs. Consigne: rouler jusqu'au prochain poste et revenir avec la police. Même si c'est notre chauffeur (nous ne conduisons pas) qui a renversé un gamin. Quoi???

Glups...

Tout pareil pour les mines: si un gars pète, on recule. S'il y avait une mine, il y en a forcément partout autour: revenir avec des secours qualifiés. Et le copain qui pisse le sang, eh? 'Tain, j'ai plus faim, moi.

Mais je m'égare: les consignes de sécurités, c'est fait pour éviter que les problèmes arrivent. Et, de fait, "Solidarités" s'en tire royalement sur le terrain. Taux d'"incidents" remarquablement bas. Apparemment grâce à la rigueur de ses règlements internes. Là encore, je ne peux rien dire tant que je suis installé dans un fauteuil rembourré, quelque part à Paris. Si je pars bel et bien, je vous dirai ce que je pense de tout ça.

Revenons à plus joyeux. Je commence aussi à parler l'argot du terrain. Premiers éléments de lexique:

Le *tuilage*, c'est le temps pendant lequel un expat' qui quitte un poste cohabite avec son successeur.

Le *coordo' log'*, c'est le coordinateur logistique, le chef de ceux qui font les courses. Moi, j'entends toujours "cardiologue"!

La cuite au prochain numéro.

Mercredi, j'ai reçu la visite du gars qui a monté le dossier de "ma" mission. Il a mesuré les 29km de route à construire avec une corde de cinquante mètres! Lui aussi m'a fait parler, histoire de vérifier pour la énième fois que je correspondais au profil qu'il avait défini. Mais il a également pu me parler du pays. Par exemple, j'ai commencé à deviner que comme la route, c'est nous qui allons la construire, j'aurais pas mal à me déplacer en âne, et j'ai même entendu parler de cheval. Un cheval de fonction: le rêêêêêêêve!

---

<sup>19</sup> Pas moins qu'à MSF, en fait: c'est le lot commun de toutes les ONGs.

Et hier, je serrais la paluche à un autre gars, qui rentrait de mission sur Bamiane (ma base arrière) et allait repartir pour une autre, toujours dans le coin. Un futur collègue, donc. Il a là-bas ses skis de rando, mais ni corde ni piolets, faute de compagnon de cordée. "Faute de compagnon de cordée"??? Et si... D'accord, je suis sensé ne pas rester l'hiver, justement. Mais on peut toujours rêver, non? C'est un peu l'objet de ces quatre pages: du rêve. Du rêve à s'en faire péter la mâchoire à force de sourire béatement.

Déjà au début, j'étais grave enthousiaste. Mais tout au long de cette semaine de formation, mon enjouement n'a fait qu'augmenter! Là, je commence à envisager d'arrêter d'en parler, sous peine de risquer de me mettre à danser une valse du scalp dans le métro.

En un mot: chus content.

On le serait à moins!!!

Alors mille gros bisous à tous, et j'espère ne plus vous revoir de l'année, na!

Ayez de belles vies, comme disait mon cher Épicure,  
laurent.

04 - PAS PARTI

Paris, 02 août 2003

---

Coucou!

Ben non, je ne suis pas parti.

Et je ne partirai pas. Ni en Afghanistan, ni en Macédoine pour ceux qui avaient suivi cette péripétie...

Les dossiers ont trop traîné dans les administrations, et l'hiver arrive... C'est la nature! Putain de bailleurs en vacances<sup>20</sup>!

Avenir:

D'abord, j'attends trois jours sans bouger d'être remboursé de mes vaccins. C'est à ce point la dèche!;-)

Ensuite, j'achète une carte téléphone pour pouvoir appeler. En attendant, je reçois toujours!!!

Enfin, je prends un aller-simple pour Marseille, et je vais faire les vendanges avec des copains. Heureusement que la saison est tôt cette année!

Pour tout dire, chuis vachement content, j'avais bien besoin de me bouger un peu ma graisse. Et pis, avec des potes, l'ambiance va être extra. C'est bon plan sur toute la ligne.

Cela dit, je prends en considération toute offre de boulot rémunératrice sur l'été, des fois que...

À plus long terme, je reprendrai ma prospection en automne. Visiblement, j'ai le profil! Je continue à recevoir des dossiers et des offres d'entretien.

---

<sup>20</sup> Authentique: le signataire du fonds était en vacances jusqu'à ce qu'il soit trop tard! J'enrage, encore aujourd'hui...

Et puis, ces mots des RH de "Solidarités" quand je partais: "Tu ne nous lâches pas, hein, des profils comme le tien, on n'en trouve pas sous le sabot d'un cheval!"

Sympa. Merci.

'Faut dire que c'est tout sauf leur faute, ces histoires, et qu'ils sont aussi gênés que moi. Et moins que les Afghans et les Albanais, qui eux sont carrément condamnés à rester à patauger dans leur merde.

Passez un bon été!

Vive le raisin!

lau.

## 05 - CARNET DE... BRAUNWALD!

---

Grüetzi!

Ben pour du neuf, ça fait du neuf... Skusez de n'avoir pas prévenu, je n'avais pas vraiment prévu le coup moi-même... Reprenons: jeudi 31 juillet, "Solidarités" laissait tomber le projet "Macédoine" menacé par l'hiver qui approchait. J'étais un peu perdu<sup>21</sup>, quand lundi 04 août, j'ai reçu un coup de fil (encore une fois...):

- Bonjour, vous arrivez à quelle heure, vendredi [08]?

- Bien sûr... Où?

J'ai fini par remettre le dossier: à Ouagadougou, je m'étais inscrit à une conférence sur le Développement Durable (Dédé pour les intimes). Ma chambre d'hôtel m'attendait dans les Alpes de ma belle Suisse natale... Ah?

Vous me connaissez: j'ai demandé vingt-quatre heures de réflexion sur la platitude de ma bourse, et j'ai accepté, bien sûr. Les vendanges attendront encore quelques jours! Je suis donc parti un peu à l'arrache, pas bien au courant, mais avec à faire passer plein de messages peaufinés depuis quatre ans sur la responsabilité et les bases philosophiques de l'écologie...

Mais avant de passer à ma relation, j'aimerais placer un mot de remerciement à tous mes amis parisiens qui m'ont aidé à passer ce cap un peu pénible par moments. Les remercier non pour ce qu'ils ont fait pour moi, c'est par trop évident, mais plutôt pour la *pudeur* avec laquelle ils m'ont soutenu. Merci d'avoir su combien il est parfois difficile de recevoir, et, en ne mettant pas d'emphase dans vos gestes, de m'avoir permis de les recevoir sans gêne.

Merci.

*Braunwald, vendredi 08 août 2003*

Bref, ledit vendredi matin, je quittais le 18<sup>e</sup> arrondissement, ses marchés africains et sa canicule, et partais pour Zürich dans un TGV sur-climatisé. Ensuite, c'était un train à deux étages qui longeait le lac. Puis j'ai pris un petit train régional désert. J'ai cessé de

---

<sup>21</sup> On le serait à moins, je crois.

bouquiner la doc' relative à là où j'allais pour me scotcher aux fenêtres, tantôt d'un côté, tantôt de l'autre. Vache, que ces montagnes sont belles! Et puis, encore plus fort, c'était le funiculaire. WAOUW!

Braunwald<sup>22</sup>, petit village sis à 1256 mètres d'Altitude dans les Alpes du Canton de Glaris. Pas de voitures, mais des petits véhicules électriques. L'air est délicieux. Un baume pour la trachée. Mais personne qui m'attende. À l'hôtel, on me désigne simplement ma chambre (je rafraîchis de vagues souvenirs d'allemand). Je dépose mon *vade-mecum*, et contemple un instant la vue du balcon. Pfffff. Comment ai-je pu vivre ailleurs? Je n'y tiens plus: puisque personne m'attend, je sors. Je pousse les grandes enjambées de mes petites jambes sur les errances des chemins gravillonneux et ascendants.

Quel bel endroit.

Un banc de trois planches rouges, vernies, luisantes. Quoi de plus follement romantique que ces bancs semés le long des chemins d'altitude, qui accueillent le repos de promeneur en le prévenant discrètement d'une dédicace, d'une cause, d'un événement. Quelle poésie que de marquer les morts, les naissances et les événements en offrant à la communauté "un endroit d'où regarder" (cf. Kenneth White<sup>23</sup>)?

Sur les maisons alentours, des drapeaux rouges à croix blanche. Pas tout à fait le même effet que les drapeaux *Pace* aux fenêtres romaines! Admettons. C'est en ce genre de lieux splendides que je peux comprendre le conservatisme de la "Suisse primitive". Mais comprendre n'est pas excuser...

Quel calme absolu. Maintenant, je suis autorisé à dire "saharien", non? C'est à peine si j'entends un insecte bourdonner de temps en temps. L'air est frais et à peine remué par une brise à la limite du perceptible. Que c'est bon.

Étrange schizophrénie qu'être Suisse, tout de même: comment concilier cet amour pour la nature vierge et paisible, et la gluance sordide de l'exploitation économique qui permet d'en jouir? Pourtant, pour celui qui est né en Suisse, rien n'est plus facile que ce grand écart paradoxal, et il faut un véritable travail de prise de conscience pour s'en apercevoir...

Quel bien-être, soudain! C'est comme si mon corps, tout mon corps, chacun de ses muscles, chacun des organes qui le nourrissent se mettait d'un coup à frétiler. Comment ne pas esquiver un pas de danse quand on est si bien?

Mais je m'interroge: est-il possible, est-il sain, est-il moral que le bonheur dépende à ce point d'un climat? Quelle force a un homme dont un simple changement de température ou de pression font et défont la joie? Combien vaut un bonheur offert par un changement de conditions?

Et puis, basta! Qu'importe! La vie elle-même n'est-elle pas changement et alternance? Suis-je à ce point étranger à mon corps que son confort soit indifférent au cours de mes pensées? Non, cent fois non! Je *suis* ce corps, et ne puis penser une plénitude l'excluant.

---

<sup>22</sup> Ce n'est qu'après que j'ai appris que c'était le village d'origine de la compagne de mon grand-père!

<sup>23</sup> Vous connaissez???

Et je suis retourné à l'hôtel, où commençaient à se retrouver mes quarante compagnons pour deux semaines...

*Braunwald, samedi 23 août 2003*

Six heures du mat', salle informatique de l'hôtel, seul. Demain même heure, je serai dans le train pour les vendanges (scoop: ma frangine y sera aussi: yessssssss!). Je n'ai rien vu passer. Ou plutôt, si! Que d'émotion. Je crois que cette dernière journée va être un peu triste. Les adieux vont me faire bizarre, une fois n'est pas coutume.

Vous vous en souvenez peut-être, j'avais déjà participé à de ces sommets pour la jeunesse sur le développement durable, à Birmingham en 2000 (où j'ai découvert la Finlande) et Tampere en 2002. Mais rien à voir avec ce que j'ai vécu ici en Suisse! En effet, 1-la rencontre était bien plus "sérieuse" quant à l'approche du développement durable, 2-les participants étaient universitaires, avertis voire passionnés, et entre vingt et trente ans (je ne dépareillais pas), et 3-nous n'étions que trente-quatre, avec deux pleines semaines pour faire connaissance et lier des liens.

Ça n'a pas loupé!

Donc, je viens de doubler d'un coup mes relations mondiales:

>Six sont d'Amérique Latine, ce qui m'a permis de rafraîchir mon espagnol, qui en avait bien besoin! En plus, ils ont l'accent que je comprends!

>Quatre sont du Japon. Là, je n'ai pas appris de langue, mais la convention a suffisamment duré pour que nous finissions par parler un peu, malgré leur timidité incroyable. D'autres sont de Chine, de Malaisie, du Bangladesh, etc.

>Mon compagnon de chambrée est du Tadjikistan: il m'a filé une superbe chemise tradi, avec foulard et chapeau tressé en couleurs vives par sa grand-mère. Le tout contre une bouteille de whisky! Oups...

>Un seul représentant de l'Afrique, mais plusieurs d'Europe: un Suédois sympa (il marche pieds nus), une Bulgare marrante<sup>24</sup>, un Écossais qui roule les "r" (j'adore, vous le savez!), une Ukrainienne fringuée court, court<sup>25</sup>, un Suisse allemand musicien hypersensible, et deux Australiennes, dont une vit en France et l'autre est rousse à un point que ça devrait être interdit! En deux semaines, je n'en suis toujours pas revenu. Parenthèse: elle vient de descendre: nous irons à quelques-uns pour une dernière balade matinale sur les chemins glaronnais. La vie est belle, bordel de Moi!

Difficile, au vrai, de décrire ces deux semaines passées: c'est sans doute infiniment banal. Toute réunion d'une trentaine de jeunes du monde entier motivés par une même passion doit aboutir à cette même saturation émotionnelle. Je me sens tellement entouré, apprécié, j'irais jusqu'à dire aimé, même si nous ne nous connaissons que de deux semaines, bref, il y a tant de jeunes amitiés qui ne demandent qu'à se solidifier que je ne sais plus trop où j'en suis. Mais je vais me ressaisir: nous verrons bien avec combien d'entre nous je garde contact. Je suis assez curieux, pour être très franc<sup>26</sup>. Vive l'avenir!

---

<sup>24</sup> Nous n'avons eu de cesse de jouer les amoureux de comédie.

<sup>25</sup> Dont un copain est tombé amoureux sur photos!

<sup>26</sup> Pour l'instant, ce n'est pas si mal. Il y a eu cette visite manquée à Botir, le Tadjik, et au moment d'écrire, je prépare un voyage en Suède ou quatre vivent encore. Sans mentionner autant qui vivent en Suisse que j'espère

En tous cas, pour une surprise, c'était une bonne surprise! C'était même un surprise-gigogne, avec des rencontres inattendues le ouikène dernier... C'est tout de même bizarre, la vie, non?

C'est tout pour ce matin. Je fais un gros bisou à ma petite sœur pour ses dix-huit ans, et je vous souhaite à tous une chouette fin d'été!

Grüetzi!

Ça y est, les vendanges sont passées. Je reste deux jours à Pertuis pour régler de l'administratif, et je reprends mon baluchon... Direction Carcassonne, mais ça, c'est une autre histoire! Restons-en à ce mois de septembre dans le vignoble varois...

Pour tout dire, je suis déçu. C'était chiant. À mourir. Ça avait bien commencé, pourtant, avec une ambiance bon enfant et tout, mais un manque d'organisation chronique a fait tout dégénérer, et ce qui avait pris un brillant essor s'est retrouvé en chute libre pour au final s'écraser plus qu'atterrir. Conflits de pouvoir, chantage, ragots, insultes, pour aboutir finalement à des licenciements injustes: une merde noire dont je me serais totalement désintéressé (vous me connaissez) si ma sœur-à-moi ne s'était pas faite insulter par un gros con qui se croyait chef<sup>27</sup>. Non mais!

Du coup, la "fête des vendanges" sensée clore tout ça en point d'orgue était sinistre et morose, malgré les quantités d'alcool ingurgitées. J'étais pressé de partir. Dommage. Dommage, tout ça: je n'ai pas pu m'empêcher de faire le parallèle avec Pedasí, au Panamá: mêmes conflits de pouvoir parce que le chef n'a pas défini les rôles. Mais cette fois j'ai compris la leçon: j'ai laissé filer.

Bon. Je pleure un coup, et je passe au positif. Car il y en a eu, et pas qu'un peu. Bien sûr! Ce positif, c'était les soirées sur place: nous étions huit à camper, et autant à être logés dans les vieux bâtiments provençaux du château. Nous avions à disposition une vaste cuisine pleine de chaises et de vieux canapés défoncés. C'est là que se sont concentrés les chouettes moments.

Le plus important, c'est que nous vendangions en famille: Aline-ma-sœur m'avait précédé avec "son" Laurent. Pour nous distinguer, elle parlait de "Laurent-chéri" (lui) et "laurent-frère" (votre serviteur). Les autres devaient se contenter de "Lolo" (mon beauf) et "lau" (oui, vous m'avez bien reconnu). J'avais croisé Lolo quelques fois déjà, bien sûr, mais c'est au domaine de Saint-Baillon que je l'ai vraiment rencontré: trois pleines semaines toujours fourrés ensemble...

Je ne sais pas où ma sœur est allée le pêcher (si, je sais, mais je ne vous le dirai pas!), mais elle a fait très fort: ce gars est mon concurrent direct en matière de blagues débiles,

---

revoir, et le prof qui m'a invité et qui me reçoit à l'EPFL avec une cordialité qui me sidère à chaque fois. Bref, c'est un beau pied de nez aux pessimistes! Na.

<sup>27</sup> Pour être honnête, ce n'est pas tous les jours que j'ai droit à un bisou de ma sœur pour l'avoir défendue!



de chansons stupides, de délires, de jeux divers (même l'été) et autres références à Gollib... Une perle! Il fallait bien un mec comme ça pour me consoler d'avoir été soudain promu au rang de beauf! Moi, beauf!!! Bienvenu dans la famille, Laurent!

Et puis, il devait bien y avoir dix ans que nous n'avions pas passé tant de temps ensemble avec Aline: ça aussi, c'est bien. Vive la famille!

Et puis, il y avait Émilie et Attilio. Vous vous souvenez de mon retour par le désert? Ghardaïa? Un couple rencontré, par hasard? Notre entente? Eh bien ça continue! Nous sommes toujours en contact, mieux que jamais.

J'adore ces gens que je ne connaissais pas il y a six mois, et qui me semblent aujourd'hui de mes plus vieux amis! Ils ont déjà rencontré plein de mes autres potes, et nous avons plus d'un projet et commun. N'oubliez pas qu'Attilio-l'Italien est architecte! Ce genre d'amitiés aussi profondes que soudaines (*très soudaines*) change un peu de ces rencontres à l'étranger qui ne vous connaissent plus une fois qu'ils habitent à côté...

Émilie est sur un travail de photographies de vendangeurs. C'était marrant de la voir dans les vignes avec son vieux reflex tout collant du jus de raisin des batailles<sup>28</sup>! Je me réjouis par-dessus tout de voir le résultat! Car dans une salle du château de Saint-Baillon étaient encore accrochée son exposition sur le Sahara algérien... Un régal pour les yeux. Et un gros pan de bons souvenirs: il y a plus d'une photo que nous avons prise ensemble!

Le reste des campeurs, maintenant. Le premier arrivé, c'était un Nico de Lille. Acteur de rue, cool, génial, jeune-et-bô, plus amateur de jeux que de blagues, mais qui chante volontiers Renaud: un gars bien, quoi. Agréable à vivre. Puis nous avons vu arriver de Marseille deux filles sympa, un peu plus âgées que nous, et tout aussi chouettes à côtoyer que Nico. Genre soixante-huitardes perdues au vingt-et-unième siècle. L'une fait de la danse, et se tient toujours le dos droit: Émilie n'a pas arrêté de la mitrailler! C'est vrai que c'était la plus originale de nous tous, de beaucoup.

Et puis, il y avait les fidèles, qui sont là chaque année: Roy est un itinérant-à-chien comme on en trouve plein les gares. Anglais d'origine, il ne parle plus *aucune* langue aujourd'hui! C'était à nous d'apprendre à parler "Roy", un étrange mélange d'emprunts à des langues diverses disposés parasyntaxiquement, et de gestes et autres onomatopées pour ponctuation. Ses mots les plus usités: "big, big party".

Guy est Belge, et une mine de blagues, des plus crades aux plus gentilles. Nous avons pu renouveler notre stock auprès de lui! Il a été marin bien des années (borgne, comme dans les romans). Et ce n'était pas le seul, parmi toutes les rencontres de ces trois semaines, à avoir couru les océans! C'est en parlant avec eux que je me suis aperçu que ce n'était pas *mon* rêve, après tout, la marine. J'aime voyager, mais par terre! Marcher. Bref, c'est décidé, vous n'aurez jamais de "Carnets de bord". Na.

Enfin, Rudi est un ancien taulard allemand, tatoué de partout (y compris de quelques jolies filles). Maigre et fort à faire peur. Ours au possible. Mais à la fin, le plus sympa des hommes! Nous avons fêté son anniversaire lundi 15. Picole à volonté: le travail du lendemain ressemblait à un hôpital militaire! Moi, j'avais les lèvres éclatées de trop de

---

<sup>28</sup> Lorsque l'ambiance était encore bonne, nous bataillions au grappillons!

guimbarde, pour accompagner les djembés. Mais j'étais net, je m'étais éclipsé avant la cuite collective<sup>29</sup>.

Mais pour être franc, la plupart n'ont pas vraiment décuité de toutes les vendanges. Heureusement qu'ils ont tous l'alcool tranquille! Au repas de fin, il n'y avait ni eau, ni boisson sans alcool, ni autre chose à grailer que du gigot, du gigot, et encore du gigot. J'ai attendu le dessert avec impatience! Pinard, pinard, pinard...

Les conditions climatiques ont été avec les propriétaires: 2003 promet d'être une des grandes années du siècle! Quant à nous vendangeurs, nous n'avons eu qu'une journée de pluie (pas terrible, en plus). Tout le reste, nous avons eu chaud, voire très chaud! Parfois un peu pénible, mais j'ai plutôt bien supporté. Surtout que j'*adore* bosser dehors. Je réalise de plus en plus combien je ne supporte pas le travail de bureau! J'étais porteur, et je me baladais peinard dans les vignes: un rôle qui me convient. Un petit coucou à tout le monde, et hop!, je continue ma tournée. Surtout que quand je coupais, on me demandait d'arrêter de chanter, et il n'est pas possible de me frustrer plus!

Les autres "coupeurs", les locaux, c'étaient surtout des femmes plus âgées, jusqu'à une Annie de soixante-quatre ans, géniale, passionnante, dynamique, juste le genre à vous rassurer face à l'angoisse de vieillir.

Avant de terminer, je ne peux pas m'empêcher de faire un parallèle avec mon temps à Braunwald, ou plutôt une opposition: d'un côté, tous les âges et toutes les situations familiales, de l'autre des jeunes-sans-enfants pour la plupart. Parmi les premiers, toutes les classes sociales, de l'autre tous des étudiants. Enfin, des locaux, contre des gens du monde entier! Résultat des courses, le contact avec les jeunes de Braunwald se maintient bien pour l'instant, avec tous, alors que je quitte Saint-Baillon sans avoir pris plus de trois numéros de téléphone... Braunwald, c'était le *début* de quelque chose d'intense, alors que là, les meilleurs moments resteront sans suite. C'était une histoire purement dans l'instant. D'autres apprécient plus que moi.

En attendant, j'ai aimé approfondir mes amitiés africaines et (re)découvrir ma propre famille! Ça, c'est le pied peinture cinquante-cinq!!!

La cuite au prochain numéro (Gotlib)  
lau.

---

Tagazok à vous tous!

Chus revenu en Suisse quelques temps, pour un rendez-vous chez MSF<sup>30</sup>. Bilan, je suis en formation pour eux dans un mois. En attendant, Angoulême: repos, jardinage, bricolage,... Je n'insiste pas sur les bonnes nouvelles dont ces deux lignes font état.

---

<sup>29</sup> Je n'ai toujours pas perdu mon point au "jeu finlandais": se ce n'est pas clair, s'adresser à l'auteur.

<sup>30</sup> Suisse, cette fois. C'est pourtant simple: MSF Belgique a apprécié mon profil, mais m'ont renvoyé à la section suisse qui devait avoir plus de construction. Je ne les avais cependant pas appelés, pensant aller en Afghanistan avec Solidarités. Mais là, j'avais repris contact, donc. Et c'était positif!

De ces deux semaines en Suisse, j'ai gardé des notes un peu hétéroclites (mais pas trop hétérodoxes!) que je vous livre ainsi, en instantanés.

Bel automne!

laurent.

Genève, jeudi 02 octobre 2003

---

Je sors juste de la salle de concert or et gueules. Je marche à dix centimètres au-dessus du sol. "Au-dessus", ou peut-être même *au-delà!* Waouw!

C'était du Bizet, du Bartok, et un long Moussorgski. C'était la bonne surprise qui couronnait une excellente journée. Une invitation de ma grand-mère, au dernier moment, inimaginable deux heures avant la première note...

C'était tout du "moderne", de cette musique déjà loin du baroque que j'aime tant. Et pourtant... Nous étions au premier balcon, juste au-dessus de l'orchestre. Par-derrière, face au conducteur que je ne regardais pas. J'étais obnubilé par les bois: un hautboïste et deux bassonistes, renforcée pour Moussorgski par un contrebassoniste. Que j'aime ces instruments.

C'était ça qui changeait tout: ne pas être face à l'orchestre, ne pas avoir ce mur de son frontal qui vous fonce dedans, mais cette musique qui montait, s'élevait, comme grimpant d'invisibles échelles aux fils tressés de portées. Elle venait *d'en-dessous*. Elle me prenait sous les aisselles, et me soulevait, m'emportait, me ravissait, me captivait. Jamais je n'ai été si concentré sur une musique! C'était comme si chaque instrument avait pris vie: pour la première fois, je pouvais distinguer clairement chacun, et étudier les mimiques du musicien, son doigté, son élan. Pour la première fois, je comprenais le qualificatif de "symphonique": tous jouaient *ensemble*.

Je regardais de tous mes yeux (les deux) ces musiciens concentrés sur l'élaboration de leur œuvre commune. Ils ne jouaient pas pour nous, oh non: ils jouaient pour la musique, pour la pure beauté. Il y a des soirs où l'on comprend Dostoïevski. Et moi, j'offre ma reconnaissance à qui me retrouve la citation derrière ce bout de phrase qui m'a obsédé tout du long: "(ils se retrouvaient dans leur volonté de) *faire ensemble quelque chose de très beau*.<sup>31</sup>"

Je crois que j'ai enfin compris les musiciens, leur soin maniaque et un peu fétichiste de leur instrument, leurs gammes qui n'en finissent plus. Je n'avais jamais entendu que des solistes, ou une masse: ce soir, j'ai découvert ce que c'était que jouer ensemble, participer ensemble à quelque chose de très beau. Je le répète tant cette formule m'obsède...

Et dire que ce n'était "que" du moderne, et non de ce baroque que j'aime tant... Et dire que ce n'était "que" de l'orchestre, sans ces chœurs que j'aime tant! J'ose à peine imaginer... Un jour, peut-être?

En sortant, j'ai retiré mes lunettes: je voulais poursuivre ce sentiment de vivre par mes oreilles. Il y a des années que je ne retire plus mes lunettes que pour m'endormir. Je vis trop par mes yeux. Il faut que je pense à les mettre en veilleuse de temps en temps, pour mieux entendre, pour mieux sentir. Le monde est si riche, si beau, par ces sens-là!

---

<sup>31</sup> Toujours pas trouvé...

Ah, j'oubliais: j'ai passé la journée chez MSF-Suisse. C'est en bonne voie. Quand je vous disais que c'était une bonne journée!

'Faut dire que je partais vainqueur: 1-je connaissais les lieux, 2-je connaissais mon interlocutrice pour avoir participé à une journée d'information, 3-j'étais pistonné par MSF-Belgique (souvenez-vous de juin dernier), 4-je les connaissais bien: c'est eux qui avaient construit l'hôpital de Kankintú, et qui finançaient le projet d'Esteban et Vera, en enfin 5-j'ai pu laisser un mot à Véronique, actuellement en Ouganda.

Pour ceux qui ne remettent pas Véronique, relire les *Carnets du Panamá n°16*, objectivement ce que j'ai écrit de mieux. Réédition revue, corrigée, augmentée, commentée, et introduite par l'auteur envoyée la semaine dernière, sauf erreur de distribution!

Lausanne, dimanche 05 octobre 2003

---

Je ne sais plus au hasard de quelle chanson en bruit de fond, je saisis une référence au "plus beau jour d'une vie": "*C'était...*" Je sens aussitôt tout mon intérieur qui s'insurge! Si le plus beau jour de ma vie est passé, à quoi bon vivre? À quoi bon y survivre? Monte alors cette voix qui hurle en moi: "Le plus beau jour de ma vie est devant, il est à venir, vis, vis encore!"

Non mais!

Et puis, les voix qui hurlent se calment, et je peux prêter attention à celles qui murmurent. Non, le plus beau jour de ma vie n'est pas demain, sous peine de fuir toujours dans une perpétuelle course derrière le vent. Non, le plus beau jour de ma vie, c'est aujourd'hui...

Zug, mardi 07 octobre 2003

---

C'était bien la première fois que je me rendais à Zug! Je profitais du voyage qui m'avait conduit en Suisse allemande aux retrouvailles de quelques amitiés de Braunwald pour faire un coucou à Magdalena-de-Ouagadougou. Nous sommes descendus au bord du petit lac agité par un vent sec, glacial, turbulent. Les vagues étaient telles que nous avons dû choisir un banc éloigné du rivage pour manger notre pain-fromage-chocolat rituel (enfin quelqu'un qui partage mes goûts!). Sur les coteaux environnants, de la neige fraîche, jeune, excitante: ma première neige depuis mes voyages. J'étais tout sémillant! Quel beau moment.

Vevey, jeudi 09 octobre 2003

---

Une petite réflexion sur l'humour et le sérieux. Saviez-vous que l'un des grands détracteurs du sérieux, c'est Sartre, lui-même! L'idée est la suivante: si je suis libre, ontologiquement libre, je ne *suis* pas ce que je fais, et mon rôle social n'est qu'un rôle, au sens du spectacle. Bien sûr: pour Sartre, je *joue* à être garçon de café ou ingénieur informaticien, mais "je" ne le "suis" pas.

Le sérieux commence lorsqu'on s'identifie à son rôle, lorsque quelqu'un se *définit* comme tailleur de pierres tombales ou designer de pots de yoghourt. C'est un "mensonge ontologique", une erreur grave d'identité. Le sérieux et donc une défense contre la réalité de l'identité et l'angoisse de la liberté.

Pour combattre cette identification abusive, une seule arme, l'humour!  
Si, si, c'est du Sartre...

Dans le même genre, Nietzsche a la réflexion suivante: une société, pour fonctionner correctement, aurait besoin d'être composée d'éléments clairement identifiés à leur fonction, comme les fourmis d'une fourmilière. Déjà à son époque il estimait que les hommes prenaient trop de liberté quant à leur rôle pour qu'une vie en société soit possible!

Il faut donc inventer une société où les individus priment sur leurs rôle et statut. Il y a encore du chemin!

Et puis, ce mot que j'adore, de Fred<sup>32</sup>, cité par Gotlib: "L'humour est une chose trop sérieuse pour la confier à des rigolos."

Vevey, vendredi 10 octobre 2003

---

Je rentre juste de sortir me balader dans le piémont vaudois. C'était le clair de l'après-midi, il faisait sec, vif, et les feuilles brillaient de restes d'humidité. Un de ces temps qui me fait comprendre pourquoi j'aime l'automne.

Pour prolonger mes résolutions de jeudi dernier, j'ai retiré mes lunettes. C'est incroyable ce que l'effort que requiert alors la vision rend le monde plus vivant, plus présent! Toujours afin de poursuivre mes expériences, j'avais emporté ma petite jumelle - comment dit-on, quand elle est monoculaire? Une fille unique? - Je ne me souviens pas avoir consciemment fait faire une telle gymnastique à mon cristallin.

Si nous accordions plus d'importance à ce que nous voyons et entendons, si nous savions regarder et écouter, si nous privilégions le monde auquel nos sens nous relient à celui de nos représentations mentales, alors nous réaliserions combien nous battre ou nous haïr est futile.

Vevey, dimanche 12 octobre 2003

---

Quatre petites pensées dominicales:

1-J'ai appris hier qu'on jugeait d'un cuisiner à ses omelettes baveuses. J'ai du boulot!

2-Nombreux sont ceux qui vivent "à l'affût", qui attendent des opportunités, et ne font que *réagir* aux propositions de la vie. Ils ont l'avantage de ne pas souffrir de voir leur volonté se heurter à une quelconque adversité. Ce n'est certes pas faux, et j'ai moi-même bien souvent en tête le "vouloir n'est pas une marche, mais un mur" des "Dialogues avec l'Ange" (j'ai oublié l'auteur). Il est rarement souhaitable de s'entêter. C'est pour sortir de cette dualité volontarisme/opportunisme qu'il faut avoir une *direction* pour mener sa vie, un but lointain, une utopie, un azimut. Alors oui, il est possible de se laisser aller aux opportunités qui nous mènent vers où l'on veut aller. Réagir à tout sans ce discernement, c'est se vouer à la *dissolution*. De la nécessité de l'utopie!

3-Les Suisses ne faisons pas que manger salé et vinaigré, comme je l'ai appris à Braunwald: plusieurs récentes discussions m'ont fait réaliser combien nous n'aimions pas

---

<sup>32</sup> Le grand Fred!

celui qui se met en avant. Je me souviens d'un prof d'histoire en petite classe qui nous avait dit: "les Suisses n'aiment pas les héros". Notre tranquillité a besoin d'une égalité d'apparence, d'un conformisme rassurant, de dialogues sympathiques mais stéréotypés, d'entendre "identité" pour "égalité".

4-Maintenant que je vais le poser, je souhaitais faire part d'une petite théorie du sac à dos. À quoi reconnaît-on le vieil usager, que dis-je, le vieil *habitant* de son sac à dos? 1-À son usage de la ceinture: les bretelles ne portent pas, mais ne font que retenir la charge. Portant ainsi sur les reins, le dos est préservé. 2-À la sobriété de son packaging: pas de sangles qui traînent, pas de matelas en superstructure, de gourdes, et autres furoncles, à son chargement compact et symétrique. Et 3-à son élégance dans le mouvement de se charger. Plutôt que d'un jeté de l'épaule, il s'agit de se glisser *sous* le sac, ce qui évite à la fois les efforts ravageurs sur les bretelles et les risques d'assommer un passant innocent. Parfois aussi, le vieux randonneur se charge assis. Démonstrations sur demande à notre prochaine rencontre.

Vevey, mardi 14 octobre 2003

---

Je termine Jean Ziegler ("Une Suisse au-dessus de tout soupçon"). Il était temps! C'est tout de même une référence en matière de relations Nord-Sud. J'en garde cette pensée: "Je suis né dans le cerveau du monstre, au cœur "privilegié" du système. C'est là que j'entends mener la lutte."

---

08 - CARNET DE LA BROUSSE

Angoulême, le 06 novembre 2003

La Brousse, c'est un hameau de trois fermes dans un creux de vallons charentais. Un quart d'heure de bagnole de la gare d'Angoulême, elle-même à deux heures trente de Paris, on ne peut pas dire que ce soit le sombre du fondement de la France... Pourtant, c'est la campagne: c'est le moins qu'on puisse dire! Pour rentrer de ladite gare, il me faut ajouter à vingt minutes de bus une marche dans la forêt et les champs de cinquante, tout par sentiers. Pour tout dire, c'est un peu long, mais moins désagréable qu'un *commute* en RER, non? En tous cas, je ne me plains pas. 'Faudrait être exigeant.

La Brousse, c'est là que vivent mes amis Sylvie & Alain, et sa mère que j'appelle "Bonne-Maman" comme tout le monde ici. Sylvie, c'était ma prof' de danse à Pertuis, du temps où j'étais jeune et beau. Aujourd'hui, elle a investi la bâtisse symétrique à ma loge pour y installer un atelier de poterie. Trois ans de travail de forcenée lui ont permis de s'installer ce Noël sur les marchés du coin. Un jour, elle m'initiera au tournage<sup>33</sup>!

Moi, je squatte la loge du gardien. Un bâtiment de pierres d'une centaine d'années comme le reste, un peu sombre mais sympathique. J'y suis bien. Deux pièces superposées chauffées par un petit insert incroyablement poétique. Tous les quinze jours, je me fais derrière la porte côté jardin un tas de bois récolté dans les parcs de la propriété. Tronçonneuse, hache, des outils que j'aime presque autant que mes deux favoris, la pioche et

---

<sup>33</sup> En attendant, elle exerce ses réels talents de pédagogues sur mes amis en visite. Avis aux amateurs.

surtout la reine, l'impératrice éblouissante des outils princiers, j'ai nommé la barre à mine<sup>34</sup>.

Ah, une question, au fond. Oui? Qu'est-ce que je fous là? Mais enfin, il faut suivre: c'est ici, à La Brousse, que j'ai eu mon dernier chez-moi (l'unique "Carnet de Charente" daté du 16 octobre 2001 manque-t-il à votre collection<sup>35</sup>). J'ai retrouvé dans ma loge mes cantines et autres caisses et cartons avec l'essentiel de mes possessions. J'ai pu enfin trier deux ans d'errances mondiales! Il était un peu temps, je ne saurais en disconvenir. Pour être tout à fait franc, me balader en automne avec mon barda préparé pour l'Afrique, c'était un peu pesant, et c'est le pire défaut d'un bagage!

Bref. Depuis trois semaines que je me suis réinstallé, j'ai trié, donc; brûlé beaucoup; classé mes photos (et explosé mon budget en retirages divers); je me suis reposé; j'ai fait du feu, la cuisine. Ma propre bouffe me manquait. D'ailleurs, j'ai perdu un peu du gras que j'avais pris à force de ne pas bouger sur le Continent noir. J'ai peu écrit, et encore moins lu, contrairement à mes intentions. Un demi *Anna Karénine* en trois semaines, ce n'est pas paroxystique! Mais ce n'est pas faute d'intérêt, j'adore! J'ai tout de même refait le tour de mes Martin Milan<sup>36</sup>, dont j'avais trouvé à Lausanne un des premiers tomes, aujourd'hui pièce de collection. Content.

Le sentiment le plus fort de cette période de tri, ça a été celui de l'encombrement. Trop de choses, trop d'objets. Heureusement que l'insert est petit, car il y a eu plus d'un jour où j'aurais aimé tout brûler! Finalement, je me suis contenté de la moitié de mes vieilles revues. Et je vais continuer, mais tranquillement, en savourant chaque allègement. Marrant, mais je prends un plaisir fantastique à chaque chose dont je me défais, à chaque chose qui se termine, à chaque chapitre passé. Ça doit être un trait psychologique rattachable à d'autres, dont je me suis aperçu sur un détail cocasse: je suis toujours celui qui termine les paquets de gâteaux. Gourmand? Bien sûr! Mais pas seulement: plus d'un gourmand sait "se tenir", et ne pas achever l'objet de convoitise. Alors que pour moi, le dernier gâteau est doublement savouré. Comme tout ce qui s'achève. Goût de l'achèvement, c'est ça? Peut-être. Grisance, en tous cas, du nouvel horizon que libère la tâche accomplie, comme le franchissement d'un col en montagne.

Mais après avoir su ne pas tout brûler, j'ai ouvert hier ma dernière malle aux trésors, celle de mon matos de montagne. Et, comme prévu, je n'ai pas pu m'empêcher de tout déballer pour me faire un exercice de mouflage (système de poulies complexe destiné à extraire d'une crevasse un compagnon de cordée, qu'il faut donc être capable d'exécuter sans fautes sous très grosse pression, genre le gars qui hurle sa guibolle pétée). Et puis, j'ai réessayé mes gants, j'ai graissé mes piolets, j'ai passé une cagoule... Deux ans que je n'ai pas vu de neige fraîche! Mes errances, cruelles, m'ont privé du plus grand bonheur de ma vie: les hivers... Snif. Je me rattraperai un jour en allant bosser en Sibérie. Vivement que je sois adulte. "Architecte", je veux dire. Il est très rare d'être architecte avant quarante ans. J'ai encore dix ans à prendre de la bouteille. En essayant de rester relativement sobre! Comme disait l'autre (Qui?), la vie commence à quarante ans...

---

<sup>34</sup> Rien que le mot est si doux à l'oreille, vous ne trouvez pas? Non? Vraiment?

<sup>35</sup> Sur commande auprès de l'auteur.

<sup>36</sup> Si vous ne connaissez pas, je conseille "Une ombre passe" et son fameux "C'est drôle, la vie..."

Bon. Sur ces considérations un peu digressives, revenons à nos moutons. Je pars demain pour mon PPD (*Préparation au Premier Départ*, il y en aura sans doute quelques autres: vous finirez par parler "ONG" vous aussi, vous verrez!). Ce n'est pas simple, suivez: MSF-suisse, qui m'embauche, n'a plus de tel stage avant long, alors ils m'envoient avec les Belges. Et eux, allez savoir pourquoi, me déroutent pour la première des deux semaines de la formation, celle sur les généralités, à Heggedal, en... Norvège. Non??? D'où mes fouilles archéologiques dans ma cantine à piolets. Il devrait y avoir de la *neige*... Aaaaah (soupir, voire râle de contentement).

La question existentielle qui me taraude tandis qu'écrivant j'écoute mes cassettes du *Petit prince* en finnois, c'est si je tomberai amoureux de la Norvège comme je me suis enamouré pour la Finlande. D'un côté, la première devrait me plaire encore plus niveau paysages: plus de reliefs, et la mer. Mer, neige et caillasse, la conjonction de ce que j'aime le plus au monde. Mais d'un autre côté, une langue qui n'est qu'une triste variation sur l'allemand, moi qui avais tant été fasciné par cette langue si différente qu'est le finnois... Bref, lequel l'emportera? Les yeux verts les plus souriants, sans doute!

Le mystère sera levé dans la prochaine édition des "Carnets".

Avant de conclure, je tenais à souligner ce que je manquais de recul pour affirmer il y a trois semaines: je suis content de rentrer chez MSF. C'est une assoc' sérieuse, qui fait du bon boulot. Je pense que trois ans chez eux (c'est ce dont il a été question) me donnera une très bonne idée de ce qui se fait dans ce petit monde des ONGs, et me permettra d'évoluer sur des missions et des destinations que je choisirai peu à peu. Ensuite, je pourrai me rapprocher de l'architecture, dans un pays que j'aurai eu le temps de choisir lui aussi. Ce n'est pas un nouveau chapitre mais bien un nouveau tome de ma petite histoire qui commencera avec la première mission, promise pour janvier.

Ça promet<sup>37</sup>!

En attendant, et en guise de conclusion, les plus matheux auront compris que je serai libre tout décembre. Je resterai à Angoulême, et j'en profite pour lancer un appel aux visiteurs: ça me ferait 'achement plaisir de recevoir du monde dans mon squat: c'est son seul défaut, la solitude. Je suis plus urbain que je le croyais: autant je souffre si je manque d'intimité, autant je n'aime pas beaucoup être seul plus de trois jours.

Bref, La Brousse est un bel endroit pour se reposer, s'aérer les idées, faire un peu de jardinage ou de maçonnerie, et deviser en bonne compagnie (j'insiste) dans la fumée de *Russian Earl Grey* s'élevant des pintes anglaises et tasses africaines de plastique chamarré.

*Bienvenus chez moi*, dirait Florent...

lau.

PS: quelques mots encore, tapés sur le vif:

Samedi 18 octobre

J'ai encore retiré mes lunettes aujourd'hui. Je terminais de bûcher un noyer abattu cet été par une tempête, et le crépuscule peignait tout de chaud. Avec ma myopie, je ne

---

<sup>37</sup> Deux missions, deux fois viré en un an: j'apprend plus vite que prévu. Là, je repars pour plus d'architecture. Faut pas déconner, non plus!



voyais plus que des masses de couleur. Il me semblait être entré dans un tableau de Monet. Quelle joie! Déjà que j'adore ce peintre, là je l'ai compris un cran de plus. Les choses n'existaient plus par leur forme, leur enveloppe, mais par leur masse, leur présence. L'architecture moderne est-elle œuvre de myopes<sup>38</sup>?

Vendredi 31 octobre

Il refait doux après les grands froids de la semaine dernière. Un soleil de fin d'après-midi a chassé la pluie. Je suis sorti arracher le lierre des murs de La Brousse, avec un petit crochet génial qu'Alain m'a fait et un sécateur bien affûté. Immédiatement, j'ai été saisi par une odeur enivrante, une odeur de chien mouillé, en plus suave. Elle devait venir du lierre lui-même, puisqu'elle m'a accompagné tout au long de mon travail. Si la fidélité avait une odeur, ce serait précisément celle-là.

Puis le soir s'est fait. Les arbres se sont animés de couleurs chaleureuses, et l'odeur s'est faite plus douce encore, presque domestique. Exalté, je pensais à ces odeurs de femmes qu'on retrouve deux jours après l'amour accrochées dans un pli de vêtement ou un coin de drap. Vive la nature!

## 09 - CARNET DE PPD

---

Cette fois, ça y est: j'ai intégré MSF. Pas encore de mission définie (toujours promise pour janvier), mais j'ai passé mon initiation: une première semaine de Norvège pour me familiariser avec l'assoc', et une seconde à Bruxelles (OCB = Operational Center of Bruxelles<sup>39</sup>) pour la technique. Un chouette groupe de vingt-huit petits nouveaux de 27-32 ans pour la plupart.

Encore un groupe<sup>40</sup>... Encore plein d'amis à rencontrer... Encore un briefing sur une assoc', comme chez "Solidarités" cet été. Encore des cours d'"interculturel". *Encore* une majorité de femmes. Mais quelles femmes! Ne vous laissez pas abuser par le ton désabusé de ces premières lignes, je suis enchanté! Tout c'est super-bien passé, et je n'espère plus que l'occasion de rencontrer tout ce beau monde "sur le terrain", comme nous l'avons dit en guise d'adieux.

En attendant, je vais maintenant profiter du temps qui me reste pour rassembler *toutes* mes affaires, enfin! Rappel: si quelqu'un a besoin de vacances en décembre, je serai à La Brousse!

Un voyage qui commence bien, vendredi 07 novembre 2003

---

Alain-de-La-Brousse m'a amené à la gare. Je suis arrivé à Paris dans les meilleures dispositions: 1-j'avais "Charlie" pour la route. J'ai bien ri. Ça dilate les intérieurs! 2-Ma voisine, une adorable petite vieille, genre caricature de grand-mère juive, m'a encouragé ("On ne rit pas assez!") 3-l'air automnal était vif, j'adore. J'ai aperçu les dorures des ar-

---

<sup>38</sup> Longue réflexion contre le post-modernisme que j'abhorre!

<sup>39</sup> Et rien d'autre!

<sup>40</sup> J'avais annoncé la couleur: c'est la caractéristique de cette année d'errances, rencontrer des groupes.

bres pas encore dénudés entre les auvents des quais. Je fredonnais des chansons russes à n'en plus finir 4-aux guichets pour préparer la suite de mon voyage, je me fais interpeller par mon nom (de toute ma vie parisienne, c'est peut-être deux fois que j'ai rencontré un ami par hasard): c'était Hervé, chez qui j'allais justement passer la soirée!!! Mais il n'était encore que le début de l'après-midi (et des rencontres de hasard). Nous nous sommes donc momentanément quittés. Enfin 5-j'ai trouvé *une* anche souple pour Frankenstein dans tout le lot de mon fournisseur habituel et contesté. Je me réjouis de l'essayer, celle-là (je n'ai pas emmené cette chère Frankie en Norvège, juste le practice)...

Jardins du Luxembourg, 15:00. Quel luxe (même sans Hambourg): deux heures à ne rien faire, absolument rien. Mmmmm. Il fait vif: froid, sec, et avec un soleil qui fait briller les parures des grands arbres, et rend ce temps délicieux. Des feuilles jonchent le sol, partout, partout. De bêtes machines bruyantes les rassemblent en tas immenses dans lesquels sautent les enfants. On dirait des trésors assemblés maladivement par quelque cupide créature bourdonnante, mi-insecte, mi-banquière suisse à cigare! De cet or en feuilles, il en pleut. L'air en est plein. Et des pigeons téméraires viennent agiter cette masse de couleur chaleureuse. On dirait un rêve d'enfant, fait de papillons chamarrés et de sucettes au melon volantes. Je suis saisi par ce type de beautés sensuelles, qui me prennent aux intestins, par cette sensualité qui me nourrit, moi qui suis tellement loin de goûter les abstractions des poètes! Je suis bien.

Dans le "Charlie" de tout à l'heure, Wollinski demandait à Cavanna:

- Tu connais quelqu'un qui va bien, toi?

- À part toi et moi, je ne vois pas.

C'est exactement ça. Un voyage qui commence bien: ça se voit à la consistance de cet air froid, sec, rempli de pigeons et de feuilles à leur unique essor.

Je me suis posé sur une chaise, dos au soleil à mon habitude. Un groupe de Parisiennes en long manteau noir rigole en alignant les futilités. L'air est plein de joie frivole. Elles chantent, du Céline Dion, comme Itziar-du-Panamá. L'une s'écrie tout à coup, croyant que je ne l'entends pas: "Eh, il lit Tolstoï!" Je ris. Elles aussi.

Le soleil disparaît, trop tôt hélas. Je resterais là ma vie entière, à lire Tolstoï en écoutant distraitement les futilités des Parisiennes. Soudain, il fait froid. Je lis debout pour me réchauffer. Puis je m'en vais doucement. La moins exubérante du groupe me salue d'un "au revoir!" couronné d'un magnifique sourire. C'était la seule qui n'avait rien dit. C'était la plus jolie du groupe. On aurait dit une inconnue de Baudelaire.

Lundi 10 novembre 2003

---

Norvège, 6:30, dans ma chambre. Ben oui, nous avons des chambres individuelles, avec un lit dur (j'aime) et tout étroit (là, j'y mets moins d'enthousiasme). J'ai déballé mes affaires, pris une douche. Ça va être une chouette semaine, les amis! "Une", pour ceux qui n'ont pas suivi, car la deuxième semaine aura lieu en Belgique, avec les seuls logisticiens. Elle a des chances d'être coule aussi, remarque. Comme je l'ai dit, nous sommes vingt-huit, dont vingt filles, dont autant de jolis minois et de sourires qui m'ont fait fondre! La vie est belle, tout de même.

Hier (dimanche!), je me suis levé tôt pour attendre très, très longtemps à l'aéroport de Bruxelles. C'est assez dingue, ces aéroports, j'ai beau y passer de temps en temps, ça me fait toujours le même effet: tant de gadgets à la mode rien que pour super-friqués! Quelle débauche de luxe... Il y avait dans le hall une loterie pour gagner deux bagnoles en exposition. Probabilité: une chance sur mille. C'est bien. Prix du billet: quatre-vingt-cinq euros. Arg! Il vaut mieux ne pas payer en pièces rouges!!! Bref, j'ai lu un troisième quart d'Anna Karénine, mais je garde pour une autre fois les commentaires qu'éveille cette lecture (précisément pour une introduction à l'édition complète des Carnets d'Afrique, dans vos boîtes aux lettres en mai<sup>41</sup>).

Immenses couloirs vides pour l'embarquement. C'était impressionnant, et ça renforçait ces fugaces impressions de décadence. Dernier contrôle. Un sourire magnifique de la même fille qui avait enregistré mes bagages une heure plus tôt: comme une Irlandaise droit sortie de mes fantasmes! J'étais beau dernier à bord. De l'autre côté de l'allée, une petite blonde mignonne, que j'ai retrouvée par la suite: elle est infirmière avec nous! À côté d'elle, un mec au visage et aux attitudes si douces que ne serait sa barbe, on le prendrait volontiers pour une femme. Lui, aussi est des nôtres. Il est architecte, de Bruxelles. Je n'ai pas encore parlé avec lui, mais ça viendra<sup>42</sup>!

Premier gag: je sors un peu de *cash* d'un distributeur, et demande un billet de train pour la gare centrale (l'équivalent d'un RER à Paris). J'ai cru m'être planté dans les conversions quelque part, mais non, j'ai bien payé vingt-cinq euros!!! Ok, le message est passé: la Norvège est un pays cher. Derniers prix à mentionner: en ville, la pinte de bière serait à cinq euros, le timbre à un.

Première surprise: à la gare, j'ai été accueilli par le sourire de Hildegarde, la Flamande de la journée de sélection chez MSF-Belgique, en juin, vous vous souvenez? Menteurs! Moi non plus, note. C'est elle qui m'a reconnu. J'étais tout confus. Elle s'est dite surprise de me voir là: elle me pensait déjà parti, m'ayant catalogué parmi ceux qui avaient le profil! Je re-rougis sous le compliment. J'essplike en bref. Elle, si elle a tardé, c'est qu'elle a bossé jusqu'à la semaine dernière (fin octobre), comme prof de plongée en Croatie, ou quelque chose comme ça! Je l'ai déjà dit. Bref, dans le bus qui nous amenait à Heggedal (Banlieue d'Oslo), nous avons beaucoup rigolé au milieu des futurs copains encore sur la défensive, puis, contagion oblige, l'ambiance s'est dégelée. Une Anglaise craquante<sup>43</sup>, une infirmière Wallonne, la minuscule blonde adorable de l'avion (Flamande): nous avons commencé les présentations.

Nous sommes donc arrivés vers 19:30 aux bâtiments qui nous abriteront pour la semaine, et nous avons graillé un truc. J'ai fait rire toutes, c'est-à-dire une douzaine, de Scandinaves en goûtant (et aimant) un fromage local: entre cheddar et sauce brune figée<sup>44</sup>. Miam!

Et puis, ces sadiques nous ont embarqués pour les cours introductifs, ce jusqu'à passé 22:00! Bourreaux du travail! Tables en U, je me suis retrouvé entre deux Norvé-

---

<sup>41</sup> Vous l'avez lue, cette intro? J'en suis assez fier, pour ne rien cacher...

<sup>42</sup> La fille, Sabine, je vais la revoir dans une semaine. Avec le gars, Mathieu, nous avons blagué autour d'une mousse le mois dernier, avant son second départ chaiploù. En fait si, je sais: Colombie.

<sup>43</sup> Lucie, qui m'a prêté son appart' à mon retour du Libéria.

<sup>44</sup> Pas encore le Gamelos dont je parlerai bientôt.

giennes et face à au moins quatre mecs qui s'étaient regroupés, les cons! Bref, entre ceux qui avaient fait la fête samedi soir et ceux qui s'étaient levés à cinq heures, personne n'a fait long feu ce soir-là. Mais je crois que nous avons tous saisi le bon bout pour que ce soit le début d'une coule semaine!

Apparemment, je suis le seul à venir pour MSF-Suisse, tous les autres seraient de la section Belge. Je risque donc moins d'être appelé à les revoir qu'eux entre eux, mais bon, j'imagine que les rencontres de hasard ne manqueront pas, comme celle d'Hildegarde! Le monde des ONGs est petit, et celui d'MSF plus encore: "c'est là sa vraie grandeur" (Prévert, je crois).

Heggedal, vendredi 14 novembre 2003

---

Vendredi, déjà. Ça file, le temps, ça file! Et puis, la conscience du temps est un peu faussée par la conjonction de l'obscurité "omnipressante" (omniprésente et oppressante) et du repas du soir à... 17:30!!! Du coup, un cours qui se termine à 19:00 semble super-tard! Bref, nous sommes un peu tous perdus dans le temps. Un parfum de Finlande, ça, hé hé hé.

Je vais droit à l'essentiel: je me fais chier, ici! Grave. Marrant, parce que tous les ingrédients pour un chouette moment étaient réunis: une trentaine de jeunes (presque tous autour de la trentaine, vous appelez ça comme vous voulez), beaux, belles, sympathiques, motivé-e-s, dynamiques, et réunis autour d'une passion commune. Et ben je trouve que la sauce ne prend pas: je mets ça sur le compte de ce que chacun semble obnubilé sur sa propre mission à venir (en général pas encore déterminée), chacun se sent sur le départ, ce qui n'est pas la meilleure circonstance pour se faire des amis. Bref, j'en ai ma claque des ces gens adorables mais complètement superficiels tant ils sont concentrés sur leurs propres projets: ils sont tous tellement plein d'ailleurs qu'ils ne sont même plus là!

Voilà, je l'ai dit. Et puis, il y a le fait que tout ce que nous apprenons ici est assez ce que j'avais déjà vu avec "Solidarités": c'est un peu toujours pareil, tout de même! Même les techniques de travail de groupe et d'interculturel ont un goût de réchauffé, après Braunwald.

Cela dit, tout est loin d'être sinistre, il s'en faut! J'exagère, comme d'habitude. D'abord, il y a une ou deux personnes avec qui "ça prend" doucement. Outre Hildegarde, retenez Lionel, par exemple. C'est l'un des deux Français archétypiques, tout ce qu'il y a de plus "Frouze" comme on dit en Suisse. Un grand dégingandé avec le visage coupé à l'herminette et un sourire immense. On lui a annoncé hier où on pensait l'envoyer. Mais comme c'était pour un an et non six mois, son moral en pris un coup (il a une copine qui aura à l'attendre!). Alors, au lieu de mater avec les autres une vidéo sur les missions dans je-ne-sais-plus quel pays, nous sommes allés faire du tir à la carabine (à plombs, eh!)... Après le tir, il s'est mis au piano, et j'ai sorti mon "diapason rouge" et nous avons chanté, peu à peu rejoints par les jolies filles. Je suis bien content de l'avoir amené, mon "diapason", vu que si deux ont amené des guitares, personne n'avait de partition. Mais je regrette une fois de plus qu'il y ait aussi peu de variété internationale: trois Beatles, autant de Simon & Garfunkel, et encore quelques unités (nous aurons chanté

cent fois "Hotel California"<sup>45</sup>). Pas de quoi remplir des semaines de chant! Mais d'un autre côté, une petite moitié d'entre nous est francophone (beaucoup de Belges, en plus des deux vrais Frouzes), et nous pouvons donc taper raisonnablement chez Brassens et Brel bien sûr. Depuis, ça va mieux, socialement. Peut-être autant pour Lionel que pour moi. Des amitiés bourgeonnent: c'est le printemps chez MSF! Tiens, c'est encore Lionel qui m'a dit que je n'avais pas une tête d'architecte, mais de "logisticien à 100%", et qui a ajouté que c'était un compliment ("log", logisticien, c'est mon titre de recrutement officiel ici).

L'autre plaisir qui rattrape toutes les frustrations genre "pas d'Internet", c'est le sauna. C'est encore avec Lionel que nous sommes parvenus à faire marcher ce petit sauna urbain (premier étage, électrique; bien sûr - mais bon), et depuis, je suis le "saunaman", qui veille à ce qu'il soit bon chaud tous les soirs à 21:00. En général, quelques sympathiques viennent m'y rejoindre. Et même si je suis seul, un sauna, c'est toute une partie de ma vie qui refait surface, et tous mes amis de Finlande dont le souvenir est un peu plus chaud au fond du cœur.

Voilà pour les bonnes nouvelles! Maintenant, petit-déj'...

Bruxelles, lundi 17 novembre 2003

---

Ça file, ça file: me revoilà en Belgique depuis hier! Nous avons quitté notre petite pension norvégienne en fin de matinée, après une balade d'une heure au bord d'un lac que je n'avais pas remarqué. En tout et pour tout, en une pleine semaine de Scandinavie, j'ai dû sortir une paire d'heures. Au plus! Il me faudra revenir: je n'ai *rien* vu du pays. Mais maintenant, je connais trois Norvégiennes!

Pas sorti, donc. Autres bilans de cette première semaine: 1-obscurité. C'est embarquant dans le bus pour l'aéroport que le soleil a percé les nuages. Une seule occurrence, donc. Dur. 2-Il a plu tout du long. Oui, *plu*. Quelle déception: moi qui avais amené deux vestes, un gros pull tricoté par ma mère, des collants, des surpantalons, des guêtres, des chaussettes, et des moufles pour les batailles de boules de neige... Remarque que ce n'était pas absurde de ma part: l'année dernière, ils avaient deux pieds de neige! Mais les organisateurs se battent pour obtenir un autre PPD, novembre étant la pire saison en Norvège. 3-Je ne suis donc pas tombé amoureux du pays. Des sourires? Possible. Encore que ceux des Flamandes ne soient pas mal non plus... Mais c'est une autre histoire, et je ne sais pas si elle sera contée une autre fois<sup>46</sup>! Na.

Je retiendrai également une des innombrables peintures qui ornaient la salle à manger: un paysage de fjord tout simple, peint en 1899 dans un style genre Monet. Une lumière magnifique. Un calme souverain. Un de ces tableaux qui vous font soupirer avec tendresse, comme le spectacle d'un enfant endormi.

De ce début de PPD, nous retiendrons également trois expressions que nous utiliserons sans doutes abondamment "sur le terrain". Je vous les livre, pour que vous puissiez saisir les futurs traits d'humour qui y seront relatifs:

---

<sup>45</sup> Qui est presque devenu un cri de ralliement!

<sup>46</sup> Peut-être un jour...

1-Le T-shirt MSF est excellent plan drague. Moins sur le terrain, où la couleur de peau suffit, que de retour en Europe. Associez avec "baroudeur", "grand cœur", "aventurier", "romantique", "généreux", "fragile-et-tendre-sous-son-armure-de-virilité", "odeur de sable chaud", "menton mal rasé", "œil bleu délavé et infiniment profond", Corto Maltese et Indiana Jones. Droit mon portrait, non? 'Rigolez pas, 'paraît que c'est ça qui fait rêver les filles. Chus pas dans la merde, moi...

2-Sur le terrain, nous ne conduisons pas. Ça m'arrange bien, mais là n'est pas la question. Ça veut dire que nous disposons de chauffeurs. Des locaux, donc. C'est-à-dire des grands noirs aux mains immenses négligemment posées sur le volant, caressant avec délicatesse le manche de la boîte à vitesse, le tout pendant des heures, aux côtés d'une pauvre infirmière solitaire, éplorée, "loin de son foyer". Bref, ce qui doit arriver arrive plus souvent qu'on le pense, et les archives-à-ragots d'MSF regorgent d'une infinité de versions du conte de la belle infirmière aux blanches mains et du grand chauffeur olympien.

3-Une expression sortie des cours de sécurité: "Le ciel est bleu, les oiseaux chantent, les enfants rient, et... vous devez évacuer<sup>47</sup>." À ressortir à toutes les sauces, surtout s'il fait simplement bô.

Tant que j'en suis dans mes listes: deux amendement concernant Hildegarde: 1- j'avais mal orthographié son nom lorsque je racontais notre interview de juin. Et puis, elle se fait appeler Hileke, que j'orthographie Illike. Encore une de mes coquetteries. 2- Lorsque je racontais notre "jeu de rôle", je m'attribuais le bout de la table, ce qui n'était pas faux, mais elle m'a rappelé que si j'avais distribué la parole, c'est elle qui avait pris les décisions. Bref, *elle* était *leader*, quand je n'étais que "facilitateur" comme on dit aujourd'hui. Bon. Et puis, je répète ce que j'ai dit en ce temps: Hildegarde a un de ces dos de nageuse que le loup de Tex Avery à côté de moi, c'est un moine zen atteint de maladie du sommeil.

Enfin, une dernière petite histoire de Norvège. La veille du départ, nous avons organisé une soirée, dont des jeux, dont un appelé "la jungle", qui consistait à retrouver un partenaire désigné dans une pièce obscure en imitant des cris d'animaux. Lorsque tout le monde s'est dûment retrouvé, quelqu'un a rallumé, et tous les regards se sont portés sur Ingrid, une des blondes Norvégiennes, accroupie, éplorée de n'avoir pas trouvé son partenaire. Quelqu'un: "Quel animal?" Elle: "Ben, grenouille, bien sûr!" À la voir, c'était effectivement clair. Et évidemment, l'imbécile manquant, c'était moi: j'avais parcouru la salle en croassant de bon cœur, sans rencontrer ma chère compagne-grenouille qui sautait dans le noir de son côté, en silence. Alors, sous les yeux de la foule médusée, je suis allé à ma chère grenouille norvégienne, je l'ai relevée, et nous nous sommes embrassés tandis que dans le ciel... Euh, je délire un peu, là. Je ne peux décidément rien vous cacher<sup>48</sup>...

Dimanche midi: nous avons donc pris l'avion ensemble. Depuis le temps que je me plaignais d'avoir toujours pris l'avion seul, ça a fait du changement (même si nous étions répartis sur deux vols différents). Nous avons bouqué en petits groupes: j'étais entre deux

---

<sup>47</sup> C'était pour dire que l'évacuation est en général préventive, et par conséquent que l'urgence n'apparaît pas.

<sup>48</sup> Ouais: si vous avez compris ce passage, vous êtes très forts. J'avoue que ce n'est pas des plus clairs!

Flamandes avec qui nous avons beaucoup ri, Belinda-la-brune et Sabine-la-blonde. Et vivent les hôtesse de l'air!

J'ai profité de l'aéroport pour faire une provision de *Gamelos*, un autre fromage norvégien terrible. J'ai mis la semaine à aimer, tout de même. Mais ça m'a attiré beaucoup de considération. S'il m'en reste (du fromage), je vous ferai goûter<sup>49</sup>.

Bon. Pour la semaine à Bruxelles, nous étions répartis en différents lieux de logement. J'étais avec les quatre Danois et Lionel "chez Wanda", une pension tenue par une "mamma" italienne, polyglotte invétérée, qui voit défiler à peu près tous les départs MSF: elle tient son propre baromètre des destinations, genre "Le Congo a bonne réputation en ce moment", ou "Tous ceux qui rentrent de Sierra Leone sont enchantés". Nous nous sommes installés: les trois hommes dans la chambre tout en haut, avec coin salon et terrasse pour les cigarettes, et les femmes dans des chambres individuelles. Très important, ça, les pauses-cigarettes. C'est ce qui a dû me rapprocher le plus de mes compagnons, de les accompagner dehors tandis qu'ils fumaient. J'y reviendrai pour remercier Lionel de m'avoir fait parler quand j'en avais besoin.

Comme j'étais vanné, je suis resté seul tandis que les autres allaient chercher un coin où grailler "kèkchoz". Voilà-t-y pas que débarquait une demoiselle en détresse: Nathalie partait le lendemain pour l'Angola. Wanda lui a trouvé un petit coin (elle a une chambre de secours pour ces circonstances): dire que nous aurions pu nous serrer un peu, dans notre petit appartement d'hommes, là-haut! J'ai donc héroïquement sacrifié mon sommeil afin de m'enquérir un peu de la situation de l'infortunée, et de lui faire parler du futur. Un premier départ, c'est stressant. Cela dit, je n'ai pas eu 100% bon: j'ai laissé trop longtemps la discussion s'enliser dans des considérations sur les mines... Pauvre Nathalie! Bon voyage...

Et ce matin, petit déj' servi par notre chère Wanda, en compagnie d'un chien antique et minuscule qui aboie comme un forcené. Je ne peux même pas lui en vouloir: la pauvre bête était celle d'une amie de Wanda morte il y a peu: avec cette charge émotionnelle, je ne me sentais pas le droit de le détester tout ce que j'aurais voulu!

À OCB, retrouvailles: avec le changement d'air, nous avons tous l'impression de nous être quittés depuis bien longtemps! Marrant, non? Nous nous perdons donc en effusions délicieuses... Ah, ces Nordiques!

Et puis, notre premier cours est donnée par une Cécile superbe, une de ces femmes un peu rondes, mais pas de celles qu'on regarde avec condescendance, au contraire, parfaites, parfaites... Et puis, Hildegard a des chaussettes à orteils qui me font délirer.

Calais, samedi 22 novembre 2003

---

Déjà fini? Vache... Je n'ai rien vu passer. 'Faut dire que nous étions sous pression. Outre les cours toujours intenses, les soirées bruxelloises étaient plus éprouvantes que les saunas Norvégiens. Cette seconde semaine était bien différente de la première à maints égards. D'abord, nous étions séparés en "médicaux" d'un côté (médecins et une ribam-

---

<sup>49</sup> Il a eu pas mal de succès, mon Gamelos. Il faudra que j'en rachète...

belle d'infirmières) et "non-médicaux" de l'autre (tous les hommes, et Hildegarde, toute seule, la pauvre, plaignez-la). Moins drôle, donc. Au niveau des sourires je veux dire. Parce que les cours étaient plus intéressants qu'auparavant, parce que plus spécifiques.

Ensuite, il y a eu ces Belges. J'ai souvent délaissé Wanda-l'Italienne pour squatter avec quatre jolies Belges, des deux langues: l'occasion de revoir les infirmières! Je n'étais d'ailleurs pas le seul à découcher (c'est pô ma faute, y'avait plus de mètres): un suivi exact de nos déplacements nocturnes aurait alimenté un moulin-à-ragots à la limite de la survitese. En un mot comme en cent, ça a jazzé sec dans les chaumières! Il n'y avait que moi pour ne rien remarquer, innocent comme je suis. Vous me connaissez...

Nos discussions à travers la nuit tournaient toutes autour du même thème: nos couples, avec trois catégories. Il y avait les couples stables qui s'inquiétaient de la séparation et des expériences impossibles à partager; il y avait ceux (au moins deux sur toute l'équipe) chez qui la proximité du départ avait provoqué la crise nécessaire à une séparation (c'est triste, mais c'est plus fréquent qu'on le croit); et, bien sûr, il y avait la majorité de célibataires des deux sexes qui se demandaient s'ils auraient d'autres choix que le chauffeur ou l'abstinence. Parcequ'aucun n'ose plus imaginer le grand amour, encore moins au retour que sur place... La vie est dure.

Quelques bons souvenirs en vrac:

Mardi 18, Émilie, une des Belges de la bande, infirmière-à-dreadlocks, nous a invités à "son" mur d'escalade. Je me suis régaté. Mais je me suis tapé la honte: je n'ai pas sorti un 6. Glups! Y'a du boulot... En technique, ça va, je n'ai pas trop perdu, et je crois ne pas avoir trop pris de poids, mais je n'ai plus que du jus de flan aux pruneaux dans les bras. J'ai sauvé la face en passant tout mon plaisir à initier celles qui n'avaient jamais grimpé aux subtilités de cet art. Enseigner ce que j'aime est un des grands plaisirs de ma vie.

Le lendemain, mercredi 19, est à retenir dans les jours à marquer d'un pavé blanc à lancer contre les CRS de la dérélliction: I-cours de radio. Nous avons installé une antenne de vingt mètres d'envergure pour contacter un radioamateur danois, et nous avons jouer avec les VHF, ces espèces de talkie-walkie qui font si classe sur les gros culs des logs' (=logisticiens = nous).

- Combien de sucres dans ton café - over
- Deux, mais pas de lait - over
- De toutes façons, il n'y en a pas - over
- Comment? Je ne te reçois pas bien, 2/5 - over
- Chteudis qu'y a pas de lait - over
- Ok – out.

On s'y croirait, non?

Ensuite, nous sommes tous allés bouffer au restau, parce que les médicaux se tiraient le lendemain (nous, il nous restait deux jours à tirer!). Bof: je n'aime guère ces tables sans fin où l'on reste avec les mêmes. Trop guindé, trop contraint. Heureusement, je suis tombé sur un bout de table sympathique avec des discussions pour tout dire assez passionnantes. Ensuite, je me suis fait traîner dans un bar-disco-salsa. Ben croyez-le ou



pas, pour une fois, je ne me suis pas emmerdé! C'est dingue, non? 'Faut dire aussi que c'était la première fois de ma vie que j'osais me poser à une table, sortir un carnet, et écrire. J'étais bien: je faisais ce que j'aimais et il y avait toujours une belle ou une autre pour venir me tenir compagnie, et se reposer des fatigues de la danse un cocktail à la main. Que demander de plus? La lune, peut-être, mais je ne sais toujours pas comment la faire rentrer dans mon sac à dos!

Remarque: j'ai toujours cru que ça me donnait un charme irrésistible de sortir mon carnet à tous bouts de champ, une aura faite de mystère et de poésie: ben à la réflexion, je me trouve plutôt complètement maniaque! Écrire à tout moment n'est à tout prendre que l'extériorisation de ma névrose. À l'avenir, je serai moins démonstratif.

C'est donc dans la lumière rouge un peu vulgaire que j'ai fait mes adieux à toutes ces jolies infirmières, tout souriant de l'excellente soirée que je venais de passer contre toute attente. J'arrête une seconde mes conneries sur le beau sexe et l'exotisme du nord pour signaler que tout de même, ces adieux ont été beaucoup plus tendres que je l'aurais prévu, comme si je n'avais pas été qu'un clown aux yeux de toutes ces femmes qui, à tout prendre, m'inspiraient plutôt des regards admiratifs que paternalistes ou machistes. Ça fait bizarre, de se sentir aimé par des gens qu'on admire...

## 10 - CARNET DE "ENFIN UNE MISSION"

*Mercredi 10 décembre*

À mon retour de PPD, il y avait sur la vitre de l'insert une tache de suie en forme de femme brandissant un poing droit victorieux. Plus exactement, c'était la silhouette obsédante de "La liberté guidant le peuple", sans Gavroche et sans drapeau, dénudée, triomphante. En trois semaines, la tache a pâli. Pas ma confiance en mes "recruteurs" de Genève. J'avais raison: hier, coup de fil. Ça y est, j'ai une mission. Et quelle mission! Je suis le plus heureux des hommes, même si ce n'est ni la Sibérie, ni le Congo<sup>50</sup>: je pars au nord de l'Afghanistan, en montagne<sup>51</sup>. Il y fait -30°C. Enfin, je vais avoir droit à un hiver pour hommes-avec-un-grand-euh?...

Voilà, c'est dit. Qu'ajouter?

Honnêtement, j'en sais encore peu. Intitulé du poste: "log-admin", ça vous parle? Ça veut dire que dans une toute petite équipe (je ferai le quatrième, comme à la belotte), je ferai à peu près tout ce qui n'est pas médical, du suivi des avances sur salaire à l'entretien du matériel informatique en passant par le recrutement de personnel local. Je commence donc avec une vision la plus large possible de ce pour quoi j'ai été engagé, et je pourrai me concentrer plus tard sur ce qui m'aura plu (par exemple l'architecture, au hasard...). Pas mal. Mais en Afghanistan, nom de moi, en AFGHANISTAN!!!

Mes recruteurs ne voulaient pas comprendre combien j'étais enchanté, ravi, transporté, enthousiaste, content, allègre et guilleret! Les pauvres, ils ne savent pas le plaisir qu'ils m'ont fait (même si je le leur ai dit).

<sup>50</sup> Toujours ce Congo qui revient... :-)

<sup>51</sup> Ça ne vous rappelle rien? Genre un "Carnet d'Errance n°03"? Finalement, je suis bel et bien parti en Afghanistan, mais avec une autre ONG et six mois de retard, donc!

Bon, pour ceux qui ont encore une minute à perdre, j'avais un petit bilan du PPD d'octobre, mais il risque de faire un peu pâlichon après l'annonce plutôt exubérante qui précède. Alors, allez à la machine à café, offrez-en un à une collègue pour la surprendre et la faire sourire, buvez-le devant la fenêtre en regardant voler les pigeons et en méditant sur la liberté ou la connerie des gouvernements de droite, et attendez encore un peu avant de lire ce qui suit, ça reprendra sa saveur, comme une morille séchée que ma grand-mère plongeait dans l'eau du riz au safran, mmmmmmh.

Vous savez tous que j'ai passé deux semaines d'octobre à un PPD ("Préparation au Premier Départ", mais l'abréviation est masculine, je n'ai pas non plus cherché à comprendre) chez MSF-Belgique, parce qu'il n'y avait plus de tel stage en Suisse. Merci à ceux qui suivent. Qu'ai-je appris là-bas, donc?

Au niveau des cours, honnêtement, pas grand-chose. C'était assez simple, et c'était un peu du resucé de chez "Solidarités" en juillet à Paris. Rien de révolutionnaire, quoi.

Par contre, ce qui valait le déplacement, c'étaient les débats, la discussion de fond sur MSF en tant qu'association: philosophie d'intervention, statuts, positionnement. Nous sommes rentré dans une structure dont nous sommes les acteurs, et non de simples exécutants. Par exemple, la "neutralité" mentionnée dans la charte constitutionnelle est toujours en discussion. Autre thème de débat, les missions en occident (en Belgique, par exemple): d'un côté, à quoi bon aller secourir des gens à l'autre bout de monde quand il y en a qui crèvent la gueule ouverte sur votre seuil, mais d'un autre, la mission de MSF n'est-elle pas de travailler dans des pays aux structures médicales déficientes (ce qui n'est pas le cas de la Belgique!)? Le débat est en cours. Il est aussi discuté (surtout entre médecins) des politiques de soins: qui soigner, comment, où, combien, etc. Par exemple, il a été décidé d'avoir un gros volet "SIDA", première décision, et de le concentrer sur le traitement des femmes enceintes afin que l'enfant naisse sain. C'est un second choix: MSF aurait pu préférer le traitement des phases terminales, ou la prévention. Et dans tous ces choix "d'orientation", nous avons notre mot à dire, c'est-à-dire en premier lieu à y *penser!*

Une remarque s'impose ici: "que fait MSF?" n'est pas évident pour tout le monde, moi le premier. En fait, l'ONG se place à mi-chemin entre la Croix-Rouge (dont elle est issue par scission) et Amnesty International. En effet, ces derniers dénoncent mais ne soignent pas, complémentaires de la politique de la Croix-Rouge, qui a toujours été: "soigne et ferme ta gueule." La Croix-Rouge a ainsi accès à des populations épineuses, par exemple sous régime dictatorial. MSF est donc née en réaction à cette loi du silence: elle soigne, mais s'arroge le droit de la ramener *de temps en temps*, et de jouer ainsi les deux rôles à la fois. Du coup, il y a beaucoup plus de débats internes ("Quand la ramener?").

Bref, ces questions m'ont passionné, mais je me sais intarissable quand passionné, alors j'arrête là pour aujourd'hui.

La dernière leçon de ce PPD a mis du temps à décanter. Je me sentais bien, bien comme quand s'arrête un orage de plusieurs années et que le ciel se remplit peu à peu de chants d'oiseaux timides. J'étais bien, mais sans vraiment comprendre pourquoi. La réponse était entre les lignes de mon récit précédent, je l'ai compris en en discutant.

Pendant deux semaines, j'ai côtoyé des femmes qui partagent ou vont partager, outre certains idéaux, un certain même *mode de vie*, et un *travail*. Et ça, ça change tout! Pour la première fois de ma vie, j'ai pu *sentir* que vie professionnelle et vie amoureuse ne sont pas fatalement deux pôles d'un dilemme! Mon soulagement post-PPD m'a montré que ce poids qui m'a bloqué pendant tant d'années, c'est que contrairement à beaucoup, j'ai besoin de faire rimer travail et amour. C'est comme ça, je ne me l'explique pas, mais je le constate enfin. Je n'ai jamais pu penser une relation commune sans activité commune, d'où un malaise qui n'a cessé d'augmenter au fur et à mesure que l'architecture s'enracinait comme passion, et que s'y ajoutait mon goût de l'aventure (je dis ça pour faire court, mais je suis bien le dernier à me considérer comme un "aventureux": si je voyage, c'est parce que l'Europe ne me permet pas ce pour quoi je veux vivre: construire, construire à la fois avec mes mains et avec des gens - "avec le peuple" - et non sur dessins).

Bref, la Norvège m'a montré que "c'est *possible*". Et ça, ça fait une chienne de différence... Je souhaite à chacun de vivre ce soulagement, cet élargissement de la capacité thoracique, qui m'ont fait rire et chanter depuis mon entrée chez MSF.

Tiens, une autre réflexion de ces derniers jours: certains ont souligné mon incohérence, d'un côté je rentre chez MSF le cœur joyeux et la tête haute, et d'un autre j'écris des textes contre les ONG. Paradoxe? Non. Pour une fois, je n'ai même pas à brandir ma revendication du droit à l'incohérence! L'explication est toute simple.

Oui, j'ai critiqué, et je continue à critiquer l'action globale des ONGs. Oui, je persiste à affirmer qu'elle confortent et justifient un système que j'abhorre. Mais ce n'est pas d'avoir conscience de ce que mon action sera inutile qui va me retenir de l'entreprendre. Il y a des choses dans la vie qu'il faut faire, même conscient de leur inutilité. C'est le Rieux de *La Peste*: le combat contre la mort est perdu d'avance, les gens mourront! Mais chaque heure de vie humaine bien vécue est une victoire partielle contre la mort.

Plus modestement dit, c'est une question d'échelle: au niveau de l'humanité, le travail des ONGs est négatif, mais sur le terrain, il est positif. Et les deux échelles ne sont pas exclusives! Ce n'est pas parce que je vais agir localement que je n'ai pas voix au chapitre de la politique, comme citoyen! J'aime la philosophie, j'aime la pensée, mais quand la pensée empêche l'action, elle devient pire que toutes les erreurs! Au "think global, act local" que je ne contredis certes pas, je préfère un "think, act". Les idées n'ont de sens que si elles sont investies dans une réalité.

Bon, ce n'est pas très construit, tout ça, mais vous m'avez suivi, n'est-ce pas? Loin des Grandes Idées et autres falbalas-pour-le-style: il y a un métier qui est ma passion, construire, et ce métier, c'est dans les ONGs que je peux l'exercer, pas dans un cabinet parisien. Tout le reste, l'écologie, la critique de ces ONGs ou du système, tout cela n'est que réflexion sur une action, dans l'espoir de ne pas me laisser submerger par elle. J'espère arriver ainsi à ne jamais me prendre au sérieux, me sentir indispensable, ou croire avoir fait quelque chose de vital. C'est la grande leçon que m'a enseigné mon oncle Étienne à Ouagadougou, je n'ai peut-être pas assez insisté dessus.

Afghanistan 2004. Ma vie commence: je quitte le piédestal confortable du monde de la réflexion, des "idées et théories" (F. Mey) pour commencer à *faire*, modestement. Il était temps que je devienne adulte.

En attendant de jouer à je-te-tiens-tu-me-tiens-par-la-barbichette-eu, je vais retourner à une fontaine de La Brousse dont j'exhume le dallage sous le regard attentif d'un rouge-gorge qui m'a apprivoisé. Il est beau, son plumage, sur tapis d'aiguilles de pin givrées enluminées de soleil sec.

\*\*\*

Pour me simplifier la logistique (!), j'ai ouvert un "groupe" pour la distribution des "Carnets". C'est un peu moins personnel, mais j'espère que vous ne m'en voudrez pas. Pour vous inscrire, j'ai envoyé une invitation, mais si vous avez manqué le coche, vous pouvez chercher "Carnetsdelau" chez groups.yahoo.com, et vous inscrire. Pour ceux qui sont fâchés avec l'informatique, je peux forcer leur inscription. Avantage du système: les "Carnets" seront archivés et consultables à cette adresse... J'espère que cette solution fonctionnera<sup>52</sup>.

Belle vie à chacun!

## II - CARNET DE "BIENTÔT LOIN"

*Genève, le jeudi 15 janvier 2004*

---

*Jeudi, bientôt minuit. Dans trois jours, je serai en route pour le Badakhshan. Je ne parle plus d'Afghanistan, même si le premier est une province de la seconde, tant leurs réalités sont différentes. Chaque jour qui passe, je me réjouis un peu plus de découvrir cette contrée fascinante et méconnue...*

*Bon, j'ai du retard dans mon courrier, vous l'aurez constaté. Je suis le premier à m'en plaindre! Le fait est que Béatrice-mon-ordinatrice m'a lâché, et j'en suis fort marri. Je l'avais bourrée de musique et de photos d'amis à emporter pour les veillées autour du feu de bouse de yak (j'exagère, là), et voilà que... Grrrrr. Elle s'allumait de plus en plus difficilement. En deux ans, à peine plus, nous étions déjà un vieux couple<sup>53</sup>. Dur à admettre!*

*Marrant de constater combien j'étais dépendant de ma belle. Je ne tente pas de raconter combien j'ai souffert de ne pas pouvoir écrire de courrier ou de textes, ça m'a étonné moi-même. Je me suis senti comme une terre stérile, empêchée de faire éclore ses herbes folles par une turpitude du destin farceur.*

*Toujours est-il que je n'ai pas pu écrire beaucoup, et que là, ça va être de pire en pire! Mais je vous promets de faire des efforts. En attendant, voici ce que j'avais préparé depuis Noël. Bonne année 2004, pleine de bonheurs et d'amours!*

*(Retour à La Brousse.)*

---

<sup>52</sup> Le système (et l'adresse) fonctionne. Engagez-vous, qu'y disent!

<sup>53</sup> D'où le "marri"!

Il y avait une semaine que Laurent était arrivé de Suisse. Quand nous nous sommes retrouvés cet été, nous ne nous étions pas revu depuis nos... douze ans. Je n'ose même plus ajouter un soupir! Bref, comme nous nous sommes bien retrouvés, il a décidé de venir voir à quoi ressemblait La Brousse, et y rester pour les fêtes jusqu'à mon propre départ!

C'est donc lui qui, en se baladant en ville, a eu l'info d'une avant-première-intégrale-versions-longues-et-tout-et-tout des trois "Seigneur des Anneaux"... De quoi m'infliger l'indigestion d'écran qu'il me fallait avant départ! Je ne pensais pas si bien dire.

Nous sommes gentiment arrivés vers midi: la queue était modeste, et pour la projection de la "Communauté de l'Anneau", la salle n'était pleine qu'à un tiers. Nous avons prévu boissons-à-bulles, chocolat, biscuits, brioche, et salami pour Laurent. Comme tout le monde. Nous avons tiré nos grolles. J'ai roulé mon cheich en petit coussin. Nous étions parés! Il valait mieux: des bobines ayant été inversées sur le dernier film, vers une heure du matin, ils les ont re-projetées! Nous sommes donc sortis à passé deux heures du mat', après treize heures trente de grand écran, installés juste au milieu de la salle. Waouw!

Ensuite, retour sous les étoiles, tout à pied: le dernier bus était endormi depuis longtemps dans son dépôt. Deux heures, qu'il nous a fallu. Le froid piquant a sans doute aidé à optimiser. Je crois que je n'ai pas regretté la moindre minute de cet exercice, après tout ce temps de fauteuil imposé!

Honnêtement, pourquoi raconter cela? Ce ne serait qu'une anecdote de ma vie Angoumoise si je ne vous faisais part des réflexions qui n'ont cessé de me poursuivre tandis que nains et orques s'affrontaient sur leur écran, réflexions qui précisent un peu mon dernier délire sur l'utilité de nos combats.

Il est relativement facile de se battre quand les camps sont clairement identifiés et qu'il ne s'agit que de buter un ennemi, quand l'étalement de sa tripaille au soleil signifie le retour à la paix. Fastoche, ça oui! Mais que fait-on de nos aspirations, dans un monde où l'absurde de toute valeur est mis en exergue, et où l'ennemi n'est pas un adversaire ou un monstre, mais une idée, un mode de vie, une valeur? Non, les guerriers d'aujourd'hui n'ont pas la tâche facile: on ne chante plus les exploits.

Pourtant, lutte il y a. Lutte il doit y avoir, puisque le monde est laid et les hommes meurent malheureux (Camus, *Caligula*<sup>54</sup>). Mais de victoires retentissantes il n'y aura plus. Nous ne pouvons plus que nous battre chacun sur notre seuil, uni aux autres seulement par la conscience; nous battre non plus "contre" un ennemi insaisissable, mais "pour"; nous battre parce qu'il existe des choses qui font que la vie vaut la peine d'être vécue, nous battre pour le monde auquel nous aspirons, pour le rire des enfants et le rendez-vous des amoureux sous la lune, pour la corde qui relie deux alpinistes dans l'effort, et pour la rose du jardinier, pour le pas de danse, pour les ors et gueules de l'aube, pour une vieille maison qui abrite un trésor et un coin de terre enchanteur, pour un sourire, pour une pinte avec un pair, pour un chant, un travail bien fait.

---

<sup>54</sup> Un chef-d'œuvre à lire et relire!!!

MSF n'est pas la solution. Il n'y a pas de solution. Mais un instant de bonheur ajouté à une vie est une victoire. Et une maison gaie est aussi une victoire. Et un regard dans le métro. Et le sapin symbolique sur une belle charpente achevée. Et le soupire arraché par une toile réussie. Et l'ami soutenu. Et l'inconnu accueilli. Et l'enfant consolé. Et la main tendue. Et l'amour partagé.

Je ne pars pas parce qu'il y aurait plus à faire "là-bas" qu'ailleurs, mais parce que c'est chez MSF que je pourrai faire mon travail: bâtir.

C'est tout.

Jeudi 01er janvier 2004, Le vent des Bambous

---

Beau titre, n'est-ce pas? Un peu orientaliste, mais ô combien idoine, vous verrez!

Ils étaient neuf à être venus fêter l'année nouvelle dans mon squat angoumois. Comme la Communauté tolkienesque, ils venaient d'horizons variés: plaines champenoises et bourguignonnes pour les peuples septentrionaux (les plus nombreux), montagnes où l'on produit le Gruyère (le vrai) pour le Laurent déjà mentionné, et calanques ensoleillées pour les races méridionales. Personne ne connaissait tout le monde, alors nous avons fait connaissance au fur et à mesure des arrivées. L'ambiance y était.

Fondue pour la Saint-Sylvestre: bons produits, bon repas. Miam! Champagne, récompense de paris gagnés depuis longtemps. Quelques bourrées (les danses, hein) sous les ordres de Dahlia, histoire de se frotter les fesses. Nous n'avons pas fait long feu, ce n'était pas le but. Mais c'était chouette.

Le premier (janvier), une fois tout le monde descendu dans la tanière à vivre, j'ai proposé de s'aérer les neurones en tronçonnant du bambou. Enthousiasme mitigé: Maryse me suite, les autres se contentent de vagues promesses. La perspective du café de Peter a l'air de remplir le même effet électrochoc-à-neurones-ensuqués, à moindre frais. Bon. Changement de programme: puisque nous n'étions que deux, j'ai proposé à Maryse de brûler les bambous déjà coupés la veille. Au bout d'une heure d'efforts, il m'a fallu admettre que nous ne suffisions pas à la tâche: je me suis résolu à demander à ma collègue d'aller mander de l'aide. Elle revint bredouille, mais n'avait pas souligné que nous étions dans le besoin, elle les a juste "informés". Bref, une brassée de plus, et j'y suis allé à mon tour.

Marie avait mal au pouce (c'est vrai). Corinne avait la crève. Peter faisait (encore!) le café. Jean-Val' était hypnotisé par ma modeste collec' de BDs (je ne peux pas le blâmer, tout de même!). Les autres ne se sont pas donnés la peine de répondre. Ouah le vent<sup>55</sup>!

J'ai rapatrié Maryse qui se battait encore avec son feu qui tardait à mourir sous la pluie ("mais si, regarde, il reprend"), et je suis monté me doucher. Me raser. Siester. J'avais le menton en sang de petites coupures nerveuses. Je me suis emballé la gueule dans un mouchoir pour m'enfoncer la tête dans l'oreiller.

Colère. J'étais encore en colère, une de ces belles colères bien sourdes, bien contenues. Bien noires. Celles qui me donnent plus que tout au monde le sentiment d'être. Hum.

---

<sup>55</sup> D'où le titre!

Je devrais pourtant m'y faire: chaque fois que j'ai demandé de l'aide, depuis que j'ai décidé de dépasser la répulsion instinctive que j'en avais, chaque fois je me suis fait rabrouer. Sans méchanceté, mais sans succès. Je dois mal m'y prendre. Mais je crois que je vais plutôt laisser tomber, et ne plus rien demander à personne, comme j'ai toujours fait. L'aide, quand elle est venue, n'est jamais arrivée là où je l'attendais.

Ça présage du bon pour l'année qui commence juste, tiens! Déception, indifférence du monde autour, abandon, colère. Colère. Vive la colère! Laissez-moi dormir.

Dans le dernier "Charlie" (n° 602, du 31 décembre), François Nourissier définit Nicolas Sarkozy ainsi: "*Énergie* n'est pas un mot faux, mais faible. Un autre? Je proposerais *colère*. Colère? Contre qui? Aucune violence, mais la colère froide d'un homme à qui la vie a trop tôt appris l'inutilité de certaines comédies, et que l'attaque frontale est la meilleure affaire. Le regard change vite, l'œil change, noircit encore. Sarko mène une guerre personnelle contre tous les citoyens moins pugnaces que lui, moins lève-tôt." Si l'humanitaire me déçoit, j'ai un bel avenir dans la Droite française!

Mais mes amis ne m'ont pas laissé couver longtemps ma belle colère, en fait juste assez pour n'en pas en être frustré. Quelqu'un est venu me chatouiller, puis ils ont attaqué en bande, les lâches. Et Sophie-la-blonde nous a cuisiné des pâtes "carbo" qui ont eu plein succès. Pour le végétarien de service, elle avait fait une sauce à part... Comment ça, j'étais aux petits oignons? Ben... Oui. Mais pas la sauce!

Avec le grand Jean-Valéry, nous avons nommé à l'unanimité du jury 2003 "année de merde". C'est passé, vive 2004<sup>56</sup>!!! Vivent les amis, et vivent les spagh' carbo-sans-carbo-pour-les-vedges.

Dimanche 04 janvier, Bagages

---

Ils sont partis les uns après les autres, et, la tête toute emplie des souvenirs chaleureux de ce Nouvel An angoumois et mémorable, j'ai commencé à faire mes bagages. J'avais tout mon temps, car je n'avais *aucun* souci: pour une fois, on s'occupait de moi. Voici ce que j'ai mis dans mon fidèle sac à dos Karrimore:

I-Paperasse:

a-Livres (évidemment): toujours pareil (il en faut toujours), et toujours différents (autres titres). Cinq.

b-Papier: toujours beaucoup, et de tous types, pour le courrier papier et le dessin.

c-Crayons, plumes, stylos, encres de couleur: là-dessus, je suis maniaque! Vous me connaissez.

d-Jeux: *Tempête sur l'échiquier* (pour deux); *Camalot* (Cadeau de Marie et Jean-Valéry) et un jeu de tarot pour trois à cinq; et *Once upon a time* et *Great Dalmuti* pour plus de joueurs.

2-Gros éléments baptisés<sup>57</sup>:

a-Béatrice-l'ordinatrice. Pas sûr... En fait, je suis parti avec, et c'est après qu'elle m'a définitivement lâché.

b-Frankenstein-la-vache-à-tuyaux: Enterrée le 29<sup>58</sup>. Snif. Donc, pas prise.

---

<sup>56</sup> Ouf!

<sup>57</sup> Ma manie de donner un nom aux choses...

c-Antoine&Marcel, mes appareils photo. À voir. Si je ne les prends pas, je dessinerai. Au dernier moment, j'ai opté pour le dessin. Il n'y aura pas de photos d'Iskashim.

Vous aurez compris qu'au final, je ne partirai avec *aucun* de mes compagnons inséparables... Je crois que je ne me suis pas tout de suite rendu compte que je partais presque orphelin. Heureusement. Il ne faut pas toujours avoir trop précisément conscience de ce qu'on fait.

3-Bagages normaux:

a-Trousse de toilette. Pharmacie légère (j'aurai tout sur place)! Rasoir, parfum (bien sûr).

b-Fringues: pour le froid! Pas de guêtres, mais quatre (quatre!) paires de gants. Et des collants. Pantalons à pinces et chemises. Je me fringuerai "bien", à l'occidentale. Je crois que c'est ce que les gens attendront de moi "là-bas".

c-Trucs: ficelle, lampe de poche, cartes, et tout le bordel.

Et puis, des bricoles: chocolat pour les copains, et leur courrier.

C'est tout! J'étais content, ça fait léger, pour un paquetage d'hiver, non?

Dimanche 11 janvier, Train pour Genève

---

J'avais toute la semaine 03<sup>59</sup> à passer à Genève pour briefings. J'y suis allé de Pertuis dimanche soir. Train. J'étais fatigué. L'infidélité de Béatrice-l'ordinatrice n'y était pas pour rien, mais je ne le savais pas encore.

J'observais l'errance de mes pensées. Ils avaient tous tort. Je ne partais pas à l'aventure, j'allais travailler. Enfin. Le plus dur de ma vie, le plus aventureux, étaient derrière moi. Je ne partais plus avec quatre cents dollars en poche sans savoir si j'aurais où dormir au Panamá. Il ne me restait plus qu'à bosser, à accomplir une tâche pour aider le monde à tourner un petit peu moins mal. J'avais à faire, le temps des doutes et des questions était révolu. Oh, le dangereux départ que je prenais là! Gare! Ce sera dur de ne pas me prendre au sérieux. Je suis déjà si fier de crier mon affectation sur tous les minarets! J'ai besoin de vos pieds au cul pour me rappeler que je n'ai aucune fierté à tirer du fait de faire ma part de boulot. À l'heure de partir pour l'Afghanistan, c'est à mes amis que je dois rendre hommage: c'est vous qui me donnez la force de partir. Grâce à votre amitié, je n'ai jamais l'impression de partir seul, et si j'écris tant, c'est plus pour vous garder auprès de moi que pour étaler ma vie sans pudeur.

Derrière la vitre du wagon, l'obscurité se faisait, révélant peu à peu mon reflet. Je me suis trouvé vieilli. Dahlia m'avait découvert un cheveu blanc: beau cadeau de Noël! Ainsi, las, je me trouvais laid. Encore combien de temps la façade tiendra-t-elle? Je suis toujours aussi célibataire: encore combien de temps pourrai-je offrir à des femmes un peu, un tout petit peu de rêve? Encore combien de temps avant que toutes voient en moi le vieux con infatué que je leur cache encore plus ou moins bien? "À quelle heure on arrive? À quelle heure j'abandonne? J'abandonne..." (Renaud, "À quelle heure on arrive").

Bah.

---

<sup>58</sup> Oui, *Frankie* est morte. Il faudra pas mal de salaires d'ONG pour lui racheter une petite sœur.

<sup>59</sup> Vous ne travaillez pas avec les numéros de semaines, vous?



J'étais fatigué. Mais le plus dur était derrière! Il ne me restait plus qu'à continuer en roue libre. Laisser aller. "Inertie vaincra"!

Je ne parvenais pas à dormir. Et je n'avais pas envie de veiller, de penser! J'aurais aimé arrêter mes pensées, les figer comme les courtisanes du château de la Belle au Bois Dormant. J'aurais voulu oublier, tout oublier. Oublier jusqu'au fait qu'il faille oublier. J'aurais aimé que rien n'existe<sup>60</sup>.

J'aurais aimé que Béa ne me lâche pas.

Jeudi 15 janvier, Neuchâtel

---

Que j'aime ma ville.

Neuchâtel s'est mise en quatre pour me recevoir.

Comme toujours.

Il faisait un temps superbe, ce matin-là.

Le train filait au ras du lac, comme un bateau. Longtemps, le soleil a éclairé les vagues en plein, à travers les nuages. On aurait dit une bande dessinée de Cosey.

Dehors, il faisait frais sans faire froid. Il venait de neiger.

Je me dirigeai d'un pas vif vers la maison de mon grand-père. J'ai attrapé en passant une poignée de neige sur le toit d'une voiture immobile. Je l'ai serrée doucement, jusqu'à ce qu'elle trouve cette consistance qu'on aime à trouver dans les soutiens-gorge.

En y enfonçant délicatement le pouce, j'en ai détaché un pétale. Papillon blanc sur mon pouce. Il s'est envolé. Puis un deuxième. Puis d'autres, jusqu'à ce que ma main soit vide. Vide, mais toute emplie encore de ce moelleux toucher, incomparable.

J'avais semé sur la route de chez mon grand-père des pétales de neige.

J'envoie en l'état! N'oubliez pas de vous inscrire sur le site en signature si vous voulez recevoir ce que je parviendrai à vous faire parvenir d'Afghanistan.

À un jour!

laurent.

---

<sup>60</sup> Eh bé...